



HAL
open science

**Une étude de cas à Montreuil Les “ services écosystémiques culturels ” dans une ville de banlieue
Éléments pour une valorisation plurielle de la nature en ville.**

Frédéric Barbe

► **To cite this version:**

Frédéric Barbe. Une étude de cas à Montreuil Les “ services écosystémiques culturels ” dans une ville de banlieue Éléments pour une valorisation plurielle de la nature en ville.. [Rapport de recherche] Ladyss UMR CNRS 7533. 2015. hal-01876949

HAL Id: hal-01876949

<https://hal.science/hal-01876949>

Submitted on 4 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Rapport au Ladyss, juin 2015

Une étude de cas à Montreuil

Les « services écosystémiques culturels » dans une ville de banlieue Éléments pour une valorisation plurielle de la nature en ville

Frédéric Barbe, géographe
association à la criée, géographies, arts et écritures
chercheur associé au CRENAU, UMR Ambiances Architectures Urbanités
frederic.barbe@crenau.archi.fr | 06 73 36 95 34

L'enquête a été accompagnée par Ambre Leclerc Aguilon,
stagiaire en première année de master Géographie et Sciences des Territoires à Paris Diderot - Paris 7
ambre.leclerc.aguilon@gmail.com | 06 59 04 83 24

Le texte n'engage que le chercheur.

Sommaire

Introduction

Localisation et objectif de la recherche	> 2
Méthodologie et hypothèses	> 2
Espaces, lieux et territoires	> 4
Cohérence de la mission	> 5

Partie 1

Montreuil-sur-Anthropocène, ville multiple

Une ville gâtée	> 6
Une ville résiliente	> 8
Une ville attachante et potentielle	> 12

Partie 2

Les non-humains avec les Montreuillois-es, figures de la rencontre

Le « sauvage »	> 17
Le « domestique »	> 19
Le « libre »	> 22
Le « conflictuel » en représentation et en usage, le « négocié »	> 24

Partie 3

Une psycho-géographie partagée avec les non-humains

L'indigénisation et le pas de côté	> 28
Le bon coin et le mauvais endroit	> 30
Les étals et l'alimentation	> 32

Partie 4

La nature dans les quartiers populaires, une richesse insoupçonnée

« Eux » et « nous », la nature, la leur, la nôtre	> 35
« Réparer le mal sur le lieu même de sa venue »	> 38
Créer des métiers, créer de l'emploi	> 41
Changements d'échelle	> 45

Conclusion

Nature en ville ou culture urbaine ?

Une bibliographie sauvage et le rôle de la recherche	> 46
Synthèse des résultats	> 47
Suite de la recherche	> 48

Introduction

Localisation et objectif de la recherche

Montreuil est aujourd'hui la deuxième plus grande ville de la Seine-Saint-Denis, plus de cent mille habitants sur près de neuf cents hectares. Commune de banlieue, commune de première couronne au fort passé horticole et industriel, Montreuil s'est densifiée et profondément transformée depuis la désindustrialisation des années 70. Les façons de nommer Montreuil témoignent de cette construction plurielle d'un tissu social et urbain ample et complexe dans l'Est parisien au bord d'infrastructures autoroutières et au bout d'une ligne de métro parisienne, la ligne 9. Montreuil-sous-Bois, Montreuil-aux-Pêches, une banlieue rouge, le 21^{ème} arrondissement de Paris, la deuxième ville du Mali, mais aussi Bas-Montreuil et Haut-Montreuil, Montreuil tout simplement ou encore, à d'autres échelles, une ribambelle de noms de quartier, les Morillons, Croix-de-Chavaux, Lanoue-Clos Français, Bel-Air, Murs à pêches, La Boissière, de noms de rues, rue de Paris, rue de la Montagne Pierreuse, rue Saint-Antoine, etc, bref, une ville de banlieue singulière certainement par certains de ses caractères socio-économiques, populaire et embourgeoisée, multiculturelle, jeune, précaire parfois mais aussi fortement liée aux professions du secteur artistique et culturel. **Nous serions tenté de la rebaptiser à notre tour et dès cette introduction, selon notre perspective de recherche-action sur les services écosystémiques culturels : « Montreuil-sur-Anthropocène ».** Car, ici, la vie sociale, celle des humains comme celle des non-humains, s'inscrit dans un territoire, un écosystème urbain à fortes contraintes, des contraintes héritées ou neuves, communes à beaucoup des banlieues indurées et infiniment artificialisées. En ce sens, le choix de Montreuil, qui pouvait me paraître initialement trop singulier, m'est apparu plus juste.

L'objet de cette enquête commandée par le Ladyss - Nathalie Blanc et Étienne Grésillon pour le terrain et la commande - était de travailler à une approche enrichie des services écosystémiques culturels, c'est-à-dire décentrée de la seule approche comptable, dans l'épaisseur géohistorique d'une banlieue parisienne diverse et en mutation. **Les questions initiales adressées au terrain et aux acteurs (habitants, élus et professionnels, mais aussi non-humains) se sont alors écrites ainsi : comment la nature fait-elle culture à Montreuil ? Comment la nature rend-elle Montreuil habitable ?** Par l'observation de différents segments du territoire et de ses représentations (à différentes échelles), par une trentaine d'entretiens longs (et des croisements plus éphémères), par la confrontation d'acteurs volontaires en fin d'enquête, par l'entrée familière dans les lieux (parcours, hébergement, indigénisation), nous avons essayé de recevoir la société montreuilloise et son territoire, par delà l'opposition nature et culture issue de la modernité occidentale, d'y comprendre des pratiques, des états de faits, des désirs, souvent contradictoires. Cette enquête aura peut-être réussi si elle contribue à enrichir une méthode, des méthodes ou plutôt des « façons », pour mettre en débat, en récit et en action la nature en ville, que l'on soit une personne, un groupe ou une collectivité, ou une entité non-humaine, végétale ou animale.

Méthodologie et hypothèses

Nous avons essayé de pratiquer une géographie respectueuse de l'égalité de dignité des acteurs (humains et non-humains). Selon le point de vue adopté, il ne peut y avoir en effet en matière de nature en ville de « petits » acteurs, d'acteurs « insignifiants » ou « sans importance » (humains et non-humains) dans une géographie respectueuse de la vérité des interactions et des contradictions rencontrées, mais aussi des formes de

pensée et d'action déjà organisées, qu'elles soient très visibles ou, plus souvent, discrètes. Parler ici de méthodologie, c'est déjà savoir reconnaître celles des autres et ne pas les déformer, c'est remonter et croiser des réseaux de personnes, comme on élaborerait une bibliographie du face à face, jamais si facilement malgré la qualité de l'accueil montreuillois. Le chercheur a souvent été sollicité, parfois vivement, sur la réalité de son objet, de ses pratiques et, plus encore, de celles de ses collègues et de la recherche en général, comme sur ses engagements vis-à-vis des enquêtés (échange ressources, réciprocité, fiabilité, restitution). Un atelier de master 1 Géographie Environnement de Paris 7 s'est déroulé à Montreuil à l'automne 2014 quelques mois avant notre propre enquête. J'ai assisté à sa restitution à Paris le 12 janvier 2015 et, Ambre Leclerc Aguilon, l'étudiante stagiaire est issue de cet atelier. Elle a elle-même produit un mémoire de recherche en parallèle de sa contribution. Mon enquête s'est déroulée en mars, avril et mai 2015, soit 23 jours et 20 nuits à Montreuil en 6 sessions. Porosité des frontières communales et des réseaux d'acteurs, effets de frontières plus que de bordures, les rencontres de l'enquête ont amené une extension de la démarche à un quartier limitrophe de Bagnolet, le quartier populaire des Malassis. Compte-tenu de la brièveté de cette enquête, chacun-e est invité-e à en accueillir les résultats avec prudence et humilité, comme ceux-ci ont été écrits. J'attire particulièrement l'attention sur l'impossibilité pratique qui était la nôtre de vérifier toutes les informations données par nos interlocuteurs, à la nécessité de travailler certes sur des observations et des parcours, mais d'abord sur des paroles, parfois enregistrées, parfois non, et constituant quoiqu'il en soit un matériau toujours déclaratif et certainement performatif du même coup. Nous remercions les personnes rencontrées pendant l'enquête, celles d'un moment, comme celles qui ont animé la réunion collective de clôture, à qui, toutes, une restitution a été promise, dans un contexte de recherche relationnelle.

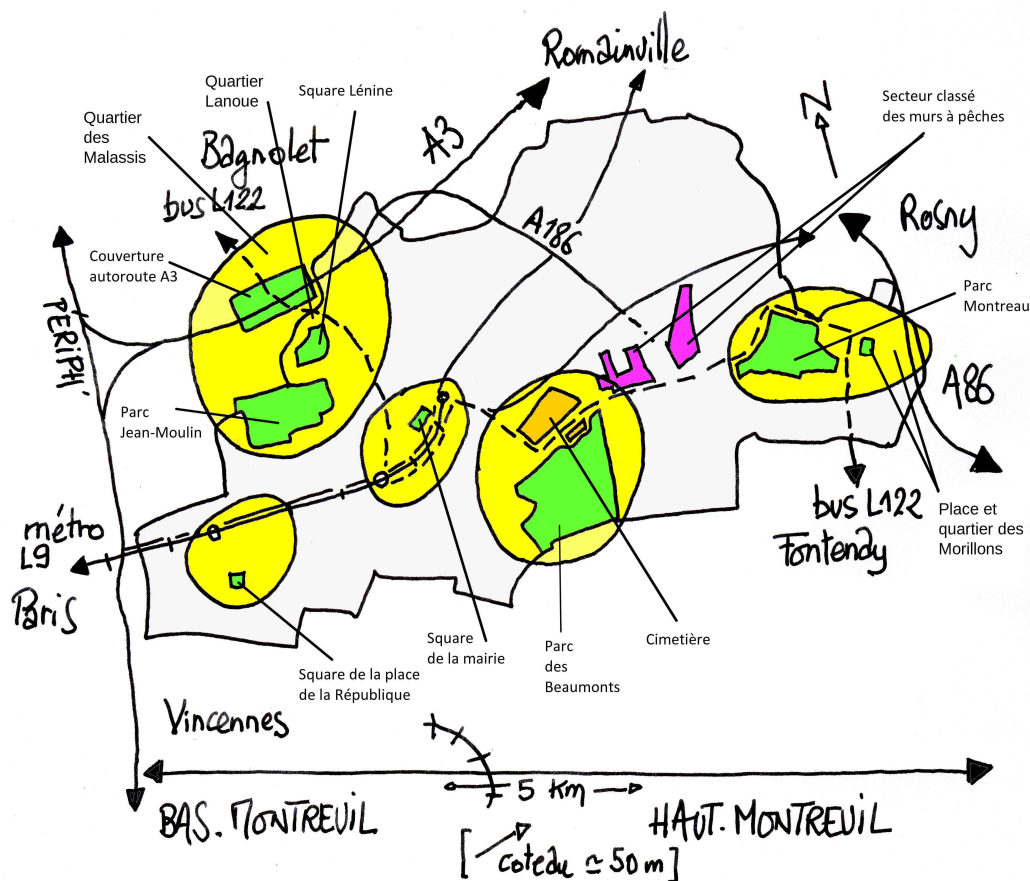
Dans la phase exploratoire de l'enquête, nous avons formulé quelques hypothèses remaniées au fil du travail. **La première faisait de Montreuil un « laboratoire » du passage précoce de l'écologie dans la vie politique municipale et les services.** Beaucoup d'acteurs ont exprimé de fortes réticences sur l'idée et le terme même de laboratoire ; à leur suite, nous parlerons plutôt d'expérimentations, parfois chaotiques. La question de la conflictualité et celle de la vérité du terrain sont venues nourrir positivement ce débat. **La seconde hypothèse posait Montreuil comme lieu d'observation possible d'une « écologie populaire » ou « des quartiers populaires ».** On trouve ici en effet beaucoup d'espaces verts dans l'habitat social, avec d'importants changements de population, une forte diversité culturelle conditionnant certainement les rapports à la nature, mais aussi des représentations tendues (eux/nous, bobos, Paris, paroi de verre, etc) et de possibles fronts de gentrification susceptibles de mobiliser une partie de ces espaces. **La troisième hypothèse posait en géographe les questions de l'attachement au lieu et du sens des échelles.** Comment ces formes de géographie habitante ordinaire croisent ce qu'on appelle la nature en ville ? Comment le proche, le familier, le vernaculaire, le face-à-face se combinent-ils avec celle-ci ? Il nous a semblé que les hypothèses deux et trois s'hybridaient fortement. C'est dans les quartiers populaires que la nature en ville et la proxémie semblent le plus liées. **La dernière hypothèse, en partie fondée sur la réputation de Montreuil, haut-lieu de la banlieue, tablait sur le foisonnement des actes et des formes « nature en ville » :** activismes associatif, municipal, institutionnel, mais aussi vitalité du non-humain. Dans ce cadre d'un inventaire raisonné, nous avons demandé à Ambre Leclerc de faire un retour réflexif sur son atelier de M1 : comment la présence de la recherche académique - étudiants, doctorants, stagiaires, mais aussi chercheurs - qui ont aujourd'hui souvent la nature en ville dans leur préoccupations, peut-elle outiller une action localisée sur les

SEC.

Espaces, lieux et territoires

Grande commune de banlieue, Montreuil nous a demandé un accommodement progressif et des choix de lieux construits à travers les rencontres, les parcours et une stratégie de localisation en fonction de nos hypothèses modifiées. C'est à cette carte de la mission que nous avons finalement abouti. Nous avons aussi intégré le logement dans cette construction territoriale éphémère.

Document 1



Une carte de Montreuil : grands axes de mobilité, principaux acteurs rencontrés et lieux principalement observés ; FB, juin 2015.

Les cercles jaunes délimitent les zones privilégiées de l'enquête, choisies dans la phase exploratoire, soit d'ouest en est, entretiens et observations et hébergement éventuel dans :

>> **le quartier de la place de la République et son square dans le Bas-Montreuil** : voir partie 1, entretiens techniciens et élus (3), habitants et usagers (3), passages avec observations ; hébergement proche, colocation, rue de Paris, près de la station Robespierre (2 sessions).

>> **les quartiers populaires Lanoue et Malassis, de part et d'autre de la couverture (2007) de l'autoroute A3 et de la limite communale avec Bagnole** : voir partie 4 principalement, entretiens habitants (5), militant associatif (1), professionnels (2) ; hébergement proche, rue Lénine à Bagnole, couple classe moyenne (2 sessions).

>> **le quartier de la mairie, avec son square entourant la bibliothèque centrale, lieu de vie très ouvert, ses deux grandes rues piétonnes** : voir notamment parties 2 et 3, professionnels et élus (5), usagers (2), nombreux passages avec observations.

>> **le quartier du cimetière et du parc des Beaumonts, sur le coteau, à la frontière entre Bas- et Haut-Montreuil, avec le début des Murs-à-pêches** : voir notamment parties 2 et 3, professionnels et

chercheurs (3), militants associatifs (4), habitant (1) ; hébergement à proximité, rue Rochebrune, famille avec enfants, deux sessions, nombreux passages avec observations. Lieu associatif pour l'entretien collectif final.

>> **le quartier des Morillons et le parc Montreau** : voir partie 2, 3 et 4, entretiens habitants (4) dont militants associatifs (3), professionnels (5), lieu d'une rencontre-spectacle avec une quinzaine d'enfants d'âge primaire (avec la bibliothèque)

L'hébergement demandé et offert sur place (Fontenay, Montreuil et Bagnolet, dans quatre lieux différents ; couple sans enfants, colocation jeunes adultes, célibataire et famille avec enfant) via le réseau personnel et un réseau social d'hébergement a permis de construire une relation complice au terrain, enrichie par les rythmes des débuts et fins de journée, par des cheminements et croisements impromptus, par de l'inédit, de la familiarité, de la parole informelle, par des inductions indigènes. Merci à eux pour leur complicité.

Cohérence de la mission

Au regard du budget alloué et de la durée de la mission, beaucoup de temps a été passé sur le terrain à parcourir, observer et rencontrer des acteurs. C'était pour nous bien sûr indispensable afin d'atteindre une masse et une dynamique critique dans nos relations et nos données et aussi parce que cela nous enrichissait humainement. Un travail qui appelait à la qualité relationnelle. Les lectures ont été moins bien servies et, outre les articles et les apports des séminaires Ladyss, c'est d'abord la bibliographie trouvée sur place qui suscité notre intérêt (voir partie 4). De nombreux matériaux ont été produits (entretiens enregistrés, simplement pris en note ou écrits à posteriori selon les circonstances) qui n'ont pas été exploités de manière approfondie (*close reading*) pour ce rapport. L'écriture de celui-ci a donc été conduite dans une approche globale (*distant reading*). Il faut le considérer comme un rapport de potentiel, qui décrit des pistes et des orientations répondant à la commande.

Partie 1

Montreuil-sur-Anthropocène, ville multiple

Une ville gâtée

Montreuil est « une ville gâtée avec trois grands parcs », nous dit un habitant de Montreuil avec une certaine fierté lors de la réunion de clôture de la recherche. Je me souviens avoir interagi presque immédiatement tant cette phrase m'a paru illustrer la double nature de la ville, dans le réel comme dans sa représentation. Trois grands parcs, certainement. Le plus excentré, le parc Montreuil, dans le Haut-Montreuil, quasiment en limite communale, au plus loin de Paris, est un grand parc à l'histoire complexe : ancien domaine aristocratique doté d'un château au dix-septième siècle, rasé pendant la guerre de 1870, il est acheté par un industriel montreuillois en 1874, qui reconstruit le bâtiment, puis par la mairie communiste en 1945 qui en fait un pôle de ses activités d'éducation populaire et constitue le parc dans sa forme actuelle. Les deux autres, le Parc Jean-Moulin et le parc des Beaumonts sont situés plus près de Paris, sur le coteau du plateau de Romainville. Ce sont d'anciennes carrières de gypse de la période agro-industrielle de Montreuil. Fermées pendant l'entre-deux-guerres, elles sont temporairement réemployées (champignonnières, terrain de moto-cross et stock-car) et aussi inconstructibles par risque d'effondrement. Les anciennes « buttes à Morel » sont rachetées par le département de Seine-Saint-Denis en 2000 pour constituer le parc Jean-Moulin-Les-Guilands (avec sa partie située sur la commune limitrophe de Bagnolet). La ville de Montreuil achète les terrains des Beaumonts dans les années soixante et le parc bénéficie d'un classement Natura 2000 au titre de la directive oiseaux en 2006 en parallèle d'un important processus de restauration et d'ingénierie écologiques. Mais les notices « officielles » de ces deux parcs font l'objet de compléments de certains de nos interlocuteurs. Le berger urbain de la cité des Malassis nous dit qu'il y avait sur les buttes à Morel un chevrier avec une centaine de bêtes. Il y voit un ancrage vernaculaire et une épaisseur donnée à son propre projet. Plusieurs interlocuteurs fortement investis dans la gestion du parc des Beaumonts portent un discours critique sur l'inscription Natura 2000, qui aurait dû se faire au titre des milieux et pas de la directive oiseaux, mais aussi sur les difficultés de gestion du site et, notamment, le manque paradoxale de présence humaine. La notice¹ décrivant les 14 sites Natura 2000 de la Seine-Saint-Denis sur le site du Ministère de l'Écologie nous apprend que le parc Jean-Moulin-Les-Guilands en fait aussi partie. Pourtant, cela n'est jamais ressorti des entretiens. Ce que dit la notice nous renvoie à la notion d'expérience scientifique (« site expérimental »).

Le département de Seine-Saint-Denis fait partie des trois départements de la " petite couronne parisienne " directement contigus à Paris. C'est sans doute le plus fortement urbanisé des trois à l'heure actuelle. Il existe pourtant au sein de ce département des îlots qui accueillent une avifaune d'une richesse exceptionnelle en milieu urbain et péri-urbain. Leur réunion en un seul site protégé, d'échelle départementale, est un vrai défi. Cette démarche correspond à la vocation des sites Natura 2000 d'être des sites expérimentaux.

[...]

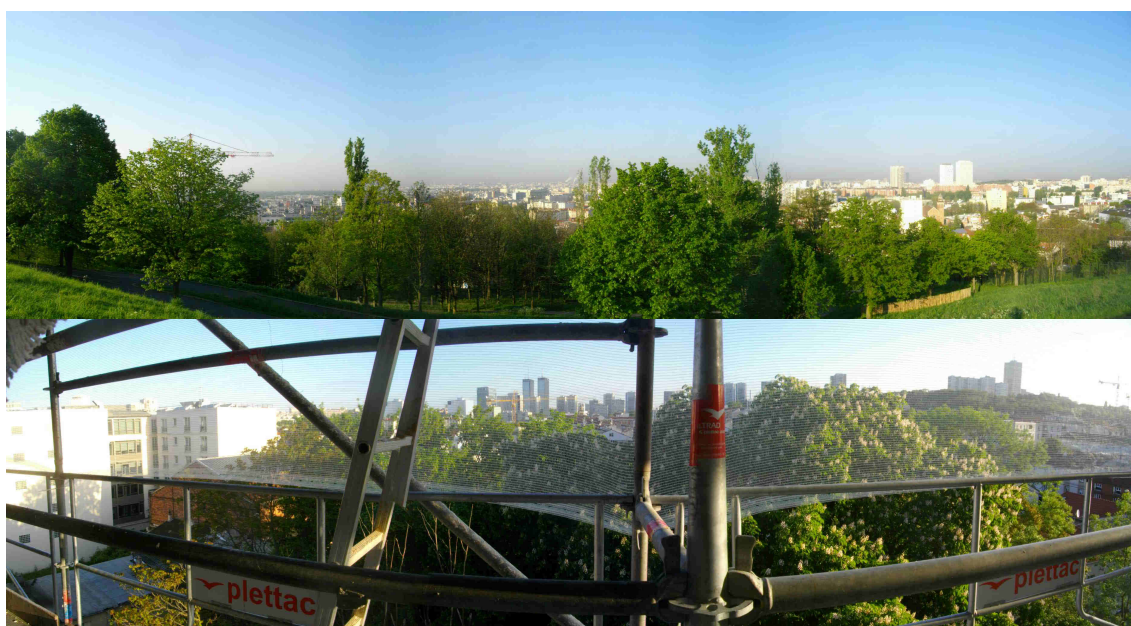
Une grande part des espaces naturels du département de Seine-Saint-Denis ont été créés de toutes pièces, à l'emplacement d'espaces cultivés (terres maraîchères) ou de friches industrielles. Tel est le cas par exemple du parc de la Courneuve, le plus vaste du département avec 350 ha.

¹ <http://inpn.mnhn.fr/site/natura2000/FR1112013>

Nous pensons que la narration actuelle de ces parcs en tant que processus dans ce qu'il est convenu aujourd'hui de nommer l'anthropocène est très incomplète. Si cela peut sembler déconnecté en première instance de la question des usages et mésusages des lieux, dans notre optique d'enrichissement des SEC et du retissage de la dichotomie nature/culture, il n'en est rien. Il y a certainement à gagner en partageant davantage le mode de production contemporaine de la nature en ville par les politiques publiques, qui certes met en avant la geste efficace de l'ingénieur en écologie et de l'élu, mais montre aussi que les trois grands parcs de la ville de Montreuil sont d'anciennes friches industrielles pour les deux plus centraux et un ancien parc bourgeois en position communale périphérique pour le troisième et qu'ils n'existent qu'en tant que produits paradoxaux d'un processus qui aurait dû les détruire totalement.

Les trois parcs situés à une cinquantaine de mètres en surplomb offrent également des points de vue remarquables sur l'agglomération parisienne. La vue depuis le rebord du coteau du parc Jean-Moulin est particulièrement saisissante, ce dont la photographie rend imparfaitement compte par la sur-représentation des premiers plans. Néanmoins, ceux-ci, comme dans la vue du début du coteau depuis le dernier étage d'un immeuble de la rue de Paris (Bas-Montreuil) donnent néanmoins par contraste l'idée des volumes dans le paysage et, ici, de l'importance des arbres proches (dans un parc, première photographie, dans une cour d'immeuble, seconde photographie) pour la construction et l'habitabilité de tels paysages urbains.

document 2



a) photographie panoramique depuis la pelouse sommitale du parc Jean-Moulin à Montreuil, vue sur l'agglomération parisienne ; FB, avril 2015.

b) photographie panoramique depuis le dernier étage du 196, rue de Paris, à Montreuil ; à droite, la butte du parc Jean-Moulin, à gauche les immeubles du Bas-Montreuil et du Bas-Bagnolet ; FB, mai 2015.

Une partie des terres agricoles résiduelles, notamment dans le secteur des Murs-à-pêches du Haut-Montreuil, est fortement polluée aux métaux lourds (cadmium, cuivre, mercure, plomb et zinc) contenus dans des gadoues parisiennes utilisées autrefois pour enrichir les terres. Mais des terrains urbains le sont bien sûr également, tel ceux du projet d'habitat partagé dont me parle une habitante qui m'héberge rue Rochebrune. Les

derniers ateliers (tannerie, délavage de jeans) ont laissé leurs traces dans les sols de la parcelle voisine à construire. La bibliographie montreuilloise ne cache pas ces éléments. La plupart des interlocuteurs le savent, certains apportent des éléments assez précis, mais néanmoins c'est en première instance un élément peu mis en avant et assez vaguement. Il existe manifestement des niveaux d'information très variables et des conflits d'interprétation entre acteurs. De fait, aucun interlocuteur, public ou non, n'est en mesure de me donner rapidement et de manière fiable des éléments à la fois de mesure et les préconisations d'espèces adaptées ou non à la pollution de ces sols, alors même que la partie environnement du site internet de la mairie de Montreuil, très bien documentée, donne une synthèse des relevés effectués de 2008 à 2010, mais qu'il faut chercher assez loin dans l'arborescence². La note rejoue d'ailleurs le paradoxe de l'anthropocène en montrant que les jardins installés sur les remblais récents d'une nouvelle voie sont ceux qui présentent les meilleurs résultats sanitaires. Dans les jardins de l'association « Le sens de l'humus », des expériences sont menées pour contourner la pollution : choix d'espèces bien sûr, mais aussi cultures en mulch, en bac, cultures en hauteur. Nous savons que la question de la pollution des sols est un élément de négociation et de forçage utilisable dans tout projet urbain³, nous savons aussi que transformer des espaces historiques de jardins en parc urbain est courant. Nous verrons plus loin la complexité et les interrogations que suscite une action publique dans des espaces aussi hétérogènes et gâtés que ceux des Murs-à-pêches montreuillois. Dans le même ordre d'idées, nous avons peu rencontré d'acteurs parlant des inondations et des tassements de terrain, alors qu'une quinzaine d'arrêtés de reconnaissance de catastrophe (dite) naturelle sont signalées entre 1983 et 2006⁴. L'invisibilisation ou disparition quasi totales des ruisseaux de la commune (rû de Montreuil nommé aussi rû de la Pissote, têt détourné vers le Château de Vincennes ; rû des Ruffins, affluent du rû de Rosny) ont fait de Montreuil une commune quasi sèche⁵. C'est dans des dispositifs localisés que nous voyons trace de cette histoire : les systèmes de noues à Montreuil mis en avant par les techniciens de la mairie pour réduire les écoulements, un jardin collectif sauvage de voisins sur le terrain d'un pavillon évacué et rasé par la mairie à Bagnolet sur la montée de la rue Lénine. La culture du risque ne semble pas plus avancée ici qu'ailleurs.

Le tissu urbain de Montreuil est un produit long de l'action humaine sur le territoire communal, un siècle et demi d'industrialisation l'ont fortement réorganisé et contraint. Cette géohistoire est souvent paradoxale et produit de l'inédit. Peut-être est-ce aussi cela qu'il faut expliciter et mettre en récit dans le tissu social.

Une ville résiliente

Montreuil, ville pleine, ville dense, ville pleine de creux, pleine de dents creuses, ville à demi-pleine, à demi-vide, à lotir, déjà lotie. L'impression du marcheur dans le Bas- comme dans le Haut-Montreuil est souvent celle de la surprise, du détour, du processus à l'œuvre, d'un paysage d'aménageur à l'affût, aux aguets, convoité, de la fragilité des choses : le paysage est en train de se transformer ou prêt à se transformer.

2 http://www.montreuil.fr/fileadmin/user_upload/Files/Environnement/etat_lieux_env/obsenv/ficheS3.pdf

« La liste des espèces présentant une large marge de sécurité vis à vis du risque de dépassement de seuil réglementaire se limite donc aux légumes fruits, aux fruits, aux petits pois. » (phrase de résumé de la note)

3 Voir par exemple le cas des jardins ouvrier de la Plaine-Saint-Martin à Rennes

<http://prairiestmartin.canalblog.com/>

Regdis- construction des regards disciplinaires de chercheurs sur un espace en partage, mise en place de l'observatoire territorial CNRS des prairies Saint-Martin (Rennes)

4 http://www.montreuil.fr/fileadmin/user_upload/Files/Environnement/etat_lieux_env/obsenv/fiche58.pdf

voir aussi le PPRN sur le site de la préfecture de Seine-Saint-Denis

5 <http://svt.ac-creteil.fr/?Excursion-Le-gypse-a-la-peche-a-Montreuil>

L'importance des destructions de bâtiments dans le Bas-Montreuil donne lieu à une multiplication de jardins partagés aux régimes variés (du très collectif au quasi-privatif), mais aussi de friches rasées encloses et abandonnées à la nature libre, formant un tiers-paysage manifeste. Dans le Haut-Montreuil, il s'agit plutôt d'anciennes parcelles agricoles partiellement transformées, ré-investies et c'est davantage la figure du stockage et du déchet, mais aussi celle de l'habitat populaire auto-construit, parfois dégradé, souvent mis en défens et de l'habitat en caravanes dans des niveaux de vie très variables.

document 3



a) grande parcelle de gravas et de déchets divers, clôturée, sur axe secondaire non bitumé prenant sur rue de la Boissière, Haut-Montreuil, végétation libre formant tiers-paysage, pas d'entretien visible, accès par trou béant dans la palissade ; FB, mai 2015.

b) grande parcelle nettoyée, entretenue et grillagée dans une rue très sensible aux dégradations (accès informel ouvert dans le grillage), la rue de la Montagne pierreuse, fermée récemment pour ces raisons à la circulation automobile par la mairie, Haut-Montreuil ; à l'autre extrémité de la rue, un bidonville d'habitants précaires originaires d'Europe orientale ; FB mai 2015.

Le paysage du Bas-Montreuil n'est pas moins détonnant par la quantité de friches d'attente que le marcheur rencontre dans ses divagations. De nombreuses parcelles construites ont été ou seront rasées pour cause d'insalubrité, de péril, d'empêchement du squat en attente d'un projet de construction, squats dont Montreuil est ou a été un haut-lieu. Les panneaux de grillage plastifié vert rigide sont systématiques et constituent, avec d'autres signes, comme les bambous considérés par certains interlocuteurs comme la plante de la gentrification, des marqueurs du changement urbain. Un certain nombre de ces dents creuses sont traitées en jardin partagé à l'initiative de la mairie ou d'habitants. Cependant, de nombreuses parcelles demeurent en friche, laissées à la végétation non contrôlée. Le jardin partagé temporaire semble pouvoir être considéré comme un outil de gestion participatif, mais aussi comme une demande sociale de nature de proximité et de sociabilité de plein air dans un espace qui n'est ni vraiment public (grillages, clef, le plus souvent fermé), ni vraiment privé (on peut y accéder, la mairie contrôle plus ou moins la gestion), mais qui est « dehors ». On peut penser que l'un ou l'autre des acteurs (mairie et habitants) active l'autre dans une coproduction où chacun trouve son compte temporairement. Il nous semble que cette dynamique

interagit avec les autres petites formes de verdissement présentes dans le Bas-Montreuil principalement : pots de plantes sur les trottoirs et terrasses des cafés et restaurants, bacs à fleurs et légumes (de type « Incroyables comestibles⁶ »), création de composteurs collectifs par des associations, ouverture de plates-bandes sur les trottoirs par défonçage du bitume sur 20 cm de large le long des murs des jardins (avec l'accord de la mairie), utilisation performative et pédagogique des ganivelles en bois pour régénérer un grand nombre de petits espaces de nature, parfois créés à l'occasion d'un réaménagement de voirie (PEPA pour « petits espaces publics autrement »), fermetures de voies avec piétonnisation verte. Si le mouvement que nous venons de décrire relève d'un certain type de résilience, nous pouvons penser qu'il fait système et si ce système possède une sociologie, nous pensons qu'elle n'est pas exclusive (gentrification), mais correspond davantage aux formes de la mixité sociale bas-montreuilloise, issue de la première transformation sociologique du quartier.

document 4



a) et b) jardin partagé sur dent creuse, rue Étienne Marcel, Bas-Montreuil ; tous les signes habituels sont présents : grillage rigide vert et porte à clef, mulch fourni par le service espaces verts, bacs de culture en bois neuf, tags, cabane arty en fond de parcelle, affichettes diverses, bonne visibilité depuis la rue ; FB,

⁶ Aujourd'hui, 9 bacs sont gérés par des habitants sur les 15 installés depuis 2013, l'aide de la mairie est limitée à la fourniture de broyat.

avril 2015.



c) exemple de ganivelles temporaires en bois avec affiche explicative du service environnement, place de la mairie ; FB, avril 2015.

d) terrasse de café en cours de montage, bacs à fleurs déjà installés malgré risques de dégradation importants, Bas-Montreuil ; FB, mars 2015.

e) bac à légumes en bois de palettes sur pelouse dégradée dans l'espace public d'un secteur d'habitat social du quartier de la mairie. Affichette agrafée : Jardin partagé, L'espoir futur, CUCS 2014, avec mention des partenaires institutionnels ; FB, mars 2015.

Les signes de résilience par la nature en ville sont nombreux à Montreuil, ils sont pour la plupart pluri-acteurs, pluri-niveaux. Si nous avons pu ressentir un manque de confiance sociale, il ne semble pas de nature à empêcher ces actions dont la mairie est un acteur fort en lien avec un tissu associatif varié (aussi segmenté, voire concurrentiel) et des personnes ou foyers plus sensibles, plus investis ou plus audacieux.

Une ville attachante et potentielle

La question des moyens est souvent revenue dans les discussions avec des agents de la ville, des agents des espaces verts et des bibliothèques relevant des moyens inférieurs à la moyenne de villes de la taille de Montreuil. La question de la « pauvreté » (des services) et de la « précarité » (des interventions) a été posée, mais souvent accompagnée d'une fierté à faire mieux avec moins. Les agents ont également un avis sur la pauvreté générale, les dégradations, ce qui « marche » et ne « marche pas ». Malgré le petit nombre de nos entretiens avec les élus (4), il nous a semblé que la parole des techniciens (7, ville et communauté d'agglomération Est-Ensemble confondus) était beaucoup plus proche du réel observé, plus pragmatique, mais également touchée par le même manque de confiance sociale (dénigrement fréquent d'autres acteurs). Nous avons commencé nos entretiens par un échange avec le directeur de la bibliothèque de Montreuil dont le dynamisme et la connaissance du milieu associatif montreuillois m'ont surpris en comparaison d'autres fonctionnements de ce service observés ailleurs. Un dynamisme qui a été rejoué lors de notre venue dans une bibliothèque de quartier, celle des Morillons, quartier d'habitat social excentré au sud-est de la commune, au bout de la ligne de bus 122. Cette qualité de l'accueil, sans excès mais juste, cette connaissance fine du tissu social ont certainement contribué à l'attachement que le chercheur a pu éprouver au cours de l'enquête. Nous donnerons ici deux exemples de cette logique d'attachement, au square de la place de la République dans le Bas-Montreuil et pour l'opération culturelle « Garden Party » organisée par la bibliothèque de Montreuil au printemps 2015.

Le square de la place de la République se trouve dans une partie dense du Bas-Montreuil, zone mixte socialement et fonctionnellement (anciens ateliers, bureaux, restaurants et bars, petits immeubles et maisons basses, grand foyer malien, nouvelles constructions) n'est pas un « beau » square. Entouré de voitures (dont un spot de mécanique sauvage et un véhicule immobile servant de logement à un artiste de rue précaire), pelouse dégradée et jugée ingérable, sols tassés, arbres (ifs) escaladés et marqués, grilles rompues ici et là rendant le parc accessible 24/24, « on n'en fera jamais rien » pour certains interlocuteurs, dont l'ancien maire. C'est pourtant un square qui « marche ». C'est du moins ce que nous observons nous-mêmes (et pour nous-mêmes) plusieurs fois, de l'intérieur comme de l'extérieur du square, même s'il présente des caractères d'informalité et de « beauté » limitée. C'est d'abord un parc très humanisé issu d'un réaménagement concerté qui a notamment généré l'amphithéâtre central, la pergola et un composteur : il accueille lors d'un de nos déjeuners sous le soleil sans doute plusieurs centaines de passages sur le temps d'une pause déjeuner. Adossé à un petit marché de bouche, il est également entouré de cafés et de restaurants. Proche d'un foyer malien surpeuplé (taux d'occupation de 4 pour 1), il accueille aussi des gens à dormir lors de nuits très chaudes en été. Quelques échanges avec des personnes en train de déjeuner nous laissent penser qu'il est très apprécié, qu'il est aussi un lieu de rendez-vous. Avec sa forme tournée vers lui-même (rue, puis parking voiture en bataille, puis trottoir, puis grilles, puis grands arbres, puis ifs et enfin amphithéâtre et pergola avec vide central dallé), il est assez protégé et secret, il est accueillant et hospitalier, suffisamment grand pour que des espaces spécialisés permettent à différentes catégories

d'habitants (âge, origine, condition sociale) de cohabiter sans se gêner, tout en offrant un spectacle de théâtre humain mélangé au centre. Les agents de la ville rencontrés acceptent facilement de reconnaître qu'il ne contrôlent pas les espaces verts fermés comme dans d'autres communes plus policées. Les entrées nocturnes sont fréquentes, parfois avec dégradations, mais aucun agent n'est entré devant nous dans une logique de renforcement sécuritaire, à la fois par pragmatisme (« nous n'avons pas les moyens de faire ») et par idéologie (« qui suis-je pour interdire à des Maliens d'un foyer surpeuplé d'aller dormir dans le square en pleine canicule ? »). Cette appréciation pragmatique d'un partage de gestion et d'acceptation d'usages informels m'apparaît typique de la banlieue populaire, mélange d'ordinaire, de fatalisme, d'informalité et de solidarité. Nous en reparlerons dans la partie 4.

document 5



a) et b) deux vues panoramiques de la partie centrale du square de la place de la République, Bas-Montreuil, un midi du mois d'avril, une image de la ville « heureuse » dans un espace approximatif au regard de critères du « beau » square ; Les ifs visibles à gauche et droite en b) sont polis par les montées, avec nombreuses écritures et traces de peinture sur les branches ; FB, avril 2015.

Coïncidence de calendrier, quand nous rencontrons la bibliothèque de Montreuil début mars, son directeur nous annonce que la bibliothèque est en train d'organiser du 7 avril au 20 mai une série d'événements intitulée « Garden Party », articulante exposition, conférences, concerts, ateliers et projections. La discussion autour du montage du projet montre à la fois la réactivité (un tel projet est monté en quelques mois), la capillarité du tissu associatif et son interaction avec les services de la ville, les formes de proximité, mais aussi localement la puissance des thématiques de la nature en ville. S'il y a de l'auto-célébration, au sens d'un récit montreuillois fragmenté mais valorisant, il y a aussi du débat. Sans avoir pu suivre de près la programmation, nous constatons qu'une chercheuse rencontrée dans le terrain montreuillois, mais aussi investie sur les questions d'agriculture urbaine dans une grande ville étatsunienne en crise urbaine, Detroit, Elsa Bernot, est invitée dans une table ronde intitulée « Mythes et réalités des jardins collectifs urbains ».

Les jardins potagers urbains sont des lieux de réappropriation de l'espace par les habitants qui demandent une collaboration entre des acteurs aux visions divergentes. Parfois précaires, souvent

conflictuels, ils incarnent pourtant des valeurs de transmission et de partage et s'imaginent comme des lieux de rencontres qui favorisent le lien social. Qu'en est-il réellement ? [notice de la table ronde]

À l'autre bout du dispositif, nous rencontrons peu de temps après la responsable de la bibliothèque des Morillons, quartier populaire excentré. Elle est en train de préparer l'installation de « beaux » bacs à légumes et fleurs sur la place du quartier, face à la bibliothèque, sur une pelouse dégradée gérée par l'Office HLM. La responsable se moque un peu de l'Office en nous montrant une convention pour les bacs avec obligation de remise en état de la pelouse (déjà dégradée avant installation). La bibliothèque a déjà fait des opérations « nature en ville » au delà de la « simple » lecture, par exemple, en proposant aux enfants (qui viennent souvent seuls à la bibliothèque) des parcours ou de faire pousser des graines dans la vitrine, créant une forte émulation et un fort attachement de l'enfant à sa plante. Quelques semaines plus tard, le jardinier municipal chargé des objets et démarches pédagogiques propose un atelier sur les jardins de balcon dans cette même bibliothèque, mais seule ma collègue se présente. Pourtant, installé au même moment sur la terrasse voisine, je vois passer une retraitée souriante qui justement monte dans son appartement des fleurs à planter qu'elle vient d'acheter. Les jeunes du bar associatif la saluent et me la présentent comme une grande jardinière : « c'est elle qu'il faut interviewer. » Des balcons fleuris sont visibles ici et là, au-dessus de cette bibliothèque de quartier pleine de livres sur la nature que des enfants viennent emprunter seuls, conseillés et accompagnés par des bibliothécaires, une bibliothèque qui « marche ».

document 6



a) couverture du dépliant de la bibliothèque, 6 pages en quadrichromie, diversité des propositions et des références, signes apparents de la qualité contemporaine (cycle, langue anglaise, jeu de mots, esquisse) ; Bibliothèque de Montreuil, avril 2015.

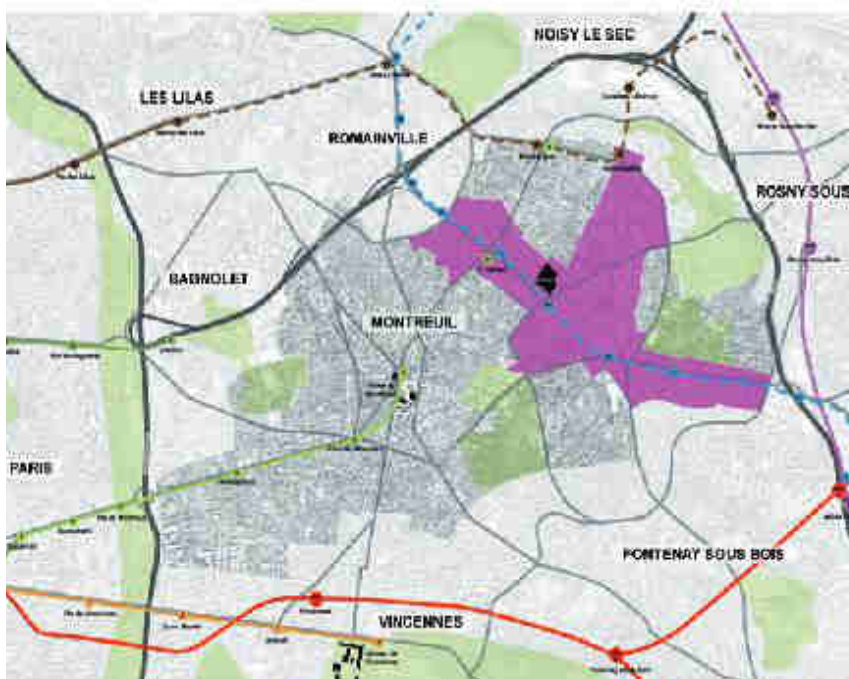
b) documents de préparation de l'installation de bacs à fleurs et légumes sur la place des Morillons, entretien avec la responsable de la bibliothèque du quartier ; FB, mars 2015.

L'ensemble de la proposition « Garden Party » montre ici la force des évolutions des bibliothèques-médiathèques et leur position centrale dans des dispositifs municipaux innovants et interactifs. Si le lien bibliothèque/nature en ville a pu déconcerter ma collègue étudiante stagiaire, il est apparu ici clairement, vif, trans-services. La

collectivité n'a pas que son service communication pour faire récit partagé ou le service espaces verts pour faire nature en ville.

La ville de Montreuil a également porté un temps un grand projet urbain d'utopie écologique, celui de construire « le plus grand éco-quartier d'Europe ». Ce projet porté par Dominique Voynet, maire verte de Montreuil de 2008 à 2014, ancienne ministre de l'Écologie, a pourtant fortement clivé le tissu associatif et provoqué des retournements et réajustements importants dans le microcosme politique local. L'ambition spatiale forte et la dimension technologique déclinée dans tous les domaines de l'urbain (document 7), nous ne les avons guère retrouvées dans nos entretiens de 2015 si ce n'est dans la plus grande modestie du futur éco-quartier de la Boissière⁷, dans un auto-satisfecit « normal » de la rénovation urbaine « avec nature » du quartier Bel-Air, dans les sarcasmes qui accompagnent la fin du chantier de la piscine « écologique », dans les doutes d'habitants du Morillon sur la fermeture de la bretelle de l'A86. Nous verrons en partie 3 comment les conditions réelles du terrain, et pas seulement le combat politique, rendent l'utopie difficile. Le plus probable est que l'urbanisation projetée se fasse effectivement, mais par morceaux et sans un grand label d'excellence écologique.

document 7



A word from the mayor

Montreuil is a town you probably do not know yet. Situated just outside Paris, it has extensive real estate opportunities available at more attractive prices than those of the capital. Over the last two years, Montreuil has embarked on an entirely new phase of development. As the first French town of more than 100,000 inhabitants to be run by ecologists, its ambition is to demonstrate that sustainable development and the struggle against climate change are perfectly compatible with urban development. [...]

Yes, we can create here the largest eco-neighbourhood in Europe, at the forefront of environmental, social and democratic excellence, by rebuilding the town inside the town, by making it evolve without brutalising it, respecting its history and character. Yes, for all categories of the population, even the most modest, we can create

⁷ <http://www.est-ensemble.fr/zac-boissiere-acacia>

thousands of new, high-quality dwellings, in areas served by the Paris metro network. Yes, we can create a new pole of economic development in harmony with the scale of Paris' metropolis, only 30 minutes from France's main airport, even in a place sometimes stigmatised as a "difficult" suburb. [...]

Are you ready to share these challenges with us?

a) extrait d'une des cartes du document 6 pages quadrichromie, bilingue français/anglais, intitulé « Construisons la ville autrement », sur le projet d'écoquartier de Montreuil, élaboré par équipe Muriel Pagès, architecte-urbaniste, accompagnée du bureau d'études environnementales TRIBU, 2010 ; localisation et extension du projet, avec indication de l'arrivée du tramway (en bleu) et d'une extension d'une ligne de métro (en tireté marron).

http://www.murielpages.com/documents/Construisons_la_ville_autrement.pdf

b) éditorial en anglais de Dominique Voynet, maire de Montreuil, dans le même document (l'ensemble du document est bilingue et semble principalement adressé aux professionnels).

Cette rencontre brève avec la ville de Montreuil, son territoire et ses habitants, marquée par des sentiments apparemment aussi opposés que ceux de la dégradation et de l'attachement, pourrait laisser penser à une certaine confusion et illisibilité des structures, au fantasme, à l'utopie comme à la dystopie, et pourquoi pas à un manque d'objectivité et de discernement du chercheur. Il n'en est rien et les parties 2, 3 et 4 discuteront des sensibilités et des dynamiques localisées qui nous ont paru remarquables, d'un catalogue de formes concourant à l'habitabilité que nous pourrions développer ultérieurement. À mon sens, l'enquête suggère qu'il faut apprendre à mieux dire la vérité du territoire sans entrer ni dans l'empêchement à agir, ni dans l'imprécation victimaire. Il faut assumer sa géohistoire et son immédiateté complexe.

Partie 2

Les non-humains avec les Montreuillois-es, figures de la rencontre

Nous avons écouté beaucoup d'histoires à Montreuil. Quand notre thématique de « la nature en ville » a été prise au sérieux bien sûr, mais même quand elle a été apparemment rejetée, les « histoires de nature » (une nature bien socialisée, avouons-le) ont fini par apparaître, sauf rares exceptions (peut-être deux entretiens seulement sans vraies « histoires de nature »). Ces histoires de nature, ces récits localisés et incarnés ont été la plupart du temps à l'image des autres histoires qui nous étaient contées, à l'image de celui ou celle qui les racontaient. En ce sens, et nous allons essayer de le montrer, la rencontre avec les non-humains n'est pas sans écho avec la rencontre humaine. Toutes ces histoires pourraient finir par former un inventaire de figures de la rencontre humains/non-humains et montrer également comment non-humains et humains se rencontrent entre eux par l'intermédiaire de l'autre partenaire, dans des lieux, des configurations, des formes. Il nous semble aussi que tout un vocabulaire doit être trituré, (ré)inventé, valorisé pour bien parler de ce qui nous occupe.

Le « sauvage »

La figure du sauvage n'est jamais loin, dérange et attire en même temps. « L'herbe folle est un problème » dit le maire lors d'une visite publique de quartier. Le tiers-paysage et le saltus n'ont pas bonne presse au plus haut niveau et dans certaines conditions et interprétations, c'est souvent déjà le sauvage. Mais le sauvage va parfois se cacher dans les usages sociaux : trois techniciens différents de la ville nous racontent que les jardiniers ne peuvent intervenir dans les espaces verts de certains quartiers populaires que le matin, à cause des activités de trafic et des surveillances qui les accompagnent (d'autres villes de banlieue nous sont aussi citées), un certain stress est perceptible, la « nature en ville » instrumentalisée par le trafic devient un espace « sauvage » inattendu, un espace de danger. C'est aussi le cas aux Murs à Pêches, où la présence ancienne de familles tziganes françaises, et plus récemment de familles roms d'Europe orientale semble construire un quartier socio-ethnique, où la figure de la sauvagerie (mais pas la bonne) associée à la délinquance et à l'appropriation de l'espace public est proposée par certains acteurs. Toutefois, l'expression la plus directe de la (vraie) nature « sauvage » nous est donnée par un militant associatif proche du mouvement squatteur (historiquement bien représenté à Montreuil). Après avoir évoqué de manière très poétique un renard blanc croisé à quatre heures du matin boulevard Barbusse, de retour d'un squat, il m'invite à aller découvrir « le dernier espace sauvage de l'Est parisien, le parc secret de Romainville ». Cette invitation à un voyage sauvage est accrocheuse et argumentée, dans un récit politique de la nature en banlieue. Je fais suite à cette invitation lors d'une session suivante. Je m'y rends un vendredi matin tôt, en prenant le bus 118 à Bagnolet. Je descends devant la mairie de Romainville et essaye de m'orienter avec les indications qui m'ont été données. Le parc du château de Romainville (ruiné et partiellement incendié) est enclos : côté centre-ville, il est difficile d'y entrer discrètement, je fais donc « comme tout le monde », je longe le parc et ses grilles jusqu'à trouver une entrée facile, à l'opposé du château. Le parc est grillagé et interdit au public (grands panneaux de danger d'effondrement), mais on peut y entrer facilement et alors s'immerger dans un monde assez incroyable, car le parc semble bien peu fréquenté, seules des sentes modestes, quelques traces de déchets et de feux récents en bordure signalent l'emprise contemporaine. Celle-ci par moments disparaît complètement. Je suis seul en nature, en isolat. Bien sûr, il s'agit d'anthropocène et pas de wilderness : le parc est un ancien domaine aristocratique transformé en carrière de

gypse, puis abandonné et finalement grillagé. C'est un ré-ensauvagement dans un petit territoire bouleversé (vallons, buttes, fortes pentes, nombreux tuyaux d'aération sortant du sol). Je le parcours en différents sens pendant une heure ou deux, les nombreux reliefs et faciès différents donnent un paysage végétal diversifié. Pas de forêt primaire donc, mais une espace « semi-naturel », un parc bouleversé ré-ensauvagé, récemment et temporairement « libéré », plutôt que « sauvage ».

document 8



a) et b) côté centre-ville, jardin à la française et cimetière, avec lisière boursouflante le long du mur
c) et d) cœur de parc, végétation dense et diverse, exubérance printanière, sentiment d'isolat
e) et f) côté opposé, parc à l'anglaise, jardins familiaux en série, travaux de défrichement récents ; FB, avril 2015 pour toutes les photographies.

La sensibilité à ce type d'espace hors-contrôle fait partie des mythologies libertaires, qui recréent ainsi une sorte de « wilderness » d'attente, dans une friche qui atteint une taille critique (en temps et en espace) et une biodiversité suffisante, tout en gardant un accès limité ou un relatif anonymat (pas d'action publique active, pas de traitement paysager et communicationnel) lui assurant une forme de distinction. Les paysages autour du parc tranchent : jardin à la française et cimetière minéral coté centre-ville, parc à l'anglaise et jardins familiaux modernes en série du côté opposé. C'est aussi la croyance en l'existence nécessaire d'espaces sans affectation, une forme simple de l'anti-utilitarisme. L'animal sauvage est également cité par certains interlocuteurs. Le renard, grande figure de la littérature française, est décrit comme une victime de sa mauvaise réputation sanitaire et des mesures d'élimination dont il fait toujours l'objet. Il est montré comme un résistant à une forme de société dénaturée. On l'a vu ici et là, on le recueille blessé, on le soigne et on le relâche au lieu de l'éliminer. On s'inquiète qu'une famille de renards s'étant installée pour procréer dans l'enceinte d'une école primaire soit considérée comme une atteinte à l'ordre pédagogique déstabilisant l'école (« on n'arrive plus à faire travailler les enfants ») plutôt que comme une richesse et une rencontre susceptibles de construire de nouvelles relations des élèves à leur environnement. Un jeune homme issu du voyage assis à côté de nous dans le bus 122, entendant notre conversation sur les animaux dans la ville, nous fait spontanément et avec grâce une enthousiaste déclaration identitaire décrivant la relation entre voyageurs et hérisson, « leur » animal. Il parle cuisine, recettes. Il vient d'une commune voisine et descend aux Murs-à-pêches. Nous voyons ici que la mythologie et les formes de sacré liées au « sauvage » (ou au « demi-sauvage », « demi-naturel ») sont en usage chez différentes catégories d'acteurs. Il n'est pas sûr que les scientifiques naturalistes partagent ces valeurs tout à fait de la même façon : la déforestation brutale d'une partie du parc des Beaumonts afin de recréer des prairies adaptées à certains types d'oiseaux nichant au sol a choqué de nombreux usagers du parc. Il s'agit ici d'une autre forme de wilderness « artificielle », reconstruite, entourée de clôtures, éco-pâturée par les bêtes d'un agriculteur d'un département voisin, et induite au fond par le choix de classement Natura 2000 au titre de la directive oiseaux. Le rat, dans le rôle du méchant sauvage, est non seulement présent, mais montré du doigt par de nombreux interlocuteurs, notamment dans le quartier de Lanoue, autour des nouveaux containers à poubelles enterrés, mais nous en croisons en paroles souvent ailleurs dans la ville et aussi un matin en pleine ville (où il suscite une forte curiosité du voisinage). Le rat sauvage est stigmatisé pour lui-même, mais d'abord comme signe vivant d'un désordre ou d'un délaissement municipal ; des programmes de dératisation sont en cours, annoncés dans différents quartiers. En somme, à chaque catégorie d'acteurs, sa « wilderness » plus ou moins sympathique et artificielle, mais toujours anthropocène certainement. À chacun son sauvage.

Le « domestique »

Une catégorie assez absente de l'actualité des jardins est l'évolution contemporaine des jardins privés. Même s'ils sont plus rares dans les zones urbaines denses, nous avons des échos ici de jardins potagers nourriciers « à l'ancienne », dans des familles populaires, c'est-à-dire sur la base d'une forte valeur économique (un ou des mois de salaire), et souvent d'une famille étendue avec un style culinaire. Nous voyons aussi des

jardins d'agrément, beaux jardins d'immeubles dans le Bas-Montreuil (une magnifique forêt de grands marronniers, rue de Paris, un ensemble de très jolis jardinets très végétalisés et coalescents en allant vers Fontenay), mais aussi jardins hors-sol de cour ou de terrasse en maison particulière (beaucoup de plantes en pots, quelques rares plantes au sol). La présence d'animaux domestiques, de compagnie voire d'élevage, est réelle. Du côté de militants associatifs et professionnels de la protection des animaux, la question de l'excès de contrôle est pointé : bien éduquer ses chiens, c'est leur donner la possibilité de les sortir sans laisse. On dénonce le sécuritaire étendu à l'animal domestique, la bureaucratisation du vivant non-humain. Chez les habitants des Morillons, jeunes adultes du Mori'bar, enfants et personnels de la bibliothèque, on nous raconte plusieurs fois l'histoire d'une chèvre mascotte, propriété d'un dealer, et qui a animé la place des Morillons pendant plusieurs années, avant l'incarcération de son propriétaire. Comme les parcs, l'ensemble des jardins partagés rentre également dans cette catégorie du domestique. La ville de Montreuil a les multipliés et a créé un poste de jardinier affecté aux tâches pédagogiques d'assistance à ceux qui veulent éduquer les enfants au potager (écoles, centres de loisir) et d'accompagnement des nouveaux jardins partagés (dont l'ensemble des acteurs commence à percevoir les difficultés de conduite et les tensions entre les fonctions de production et de socialisation : certains jardins partagés ne « marchent » pas). À notre sens, il s'agit d'un nouveau métier : issu des espaces verts, ce jardinier travaille essentiellement avec d'autres acteurs, c'est un médiateur. Nous le croisons plusieurs fois dans l'espace public montreuillois. Ambre Leclerc fait deux entretiens avec lui. Il crée en partie sa fonction. Nous l'observons dans le square de la mairie où il intervient en compagnie d'animateurs jeunesse, d'enfants et de parents pour planter des bacs fraîchement installés sur les pelouses.

document 9



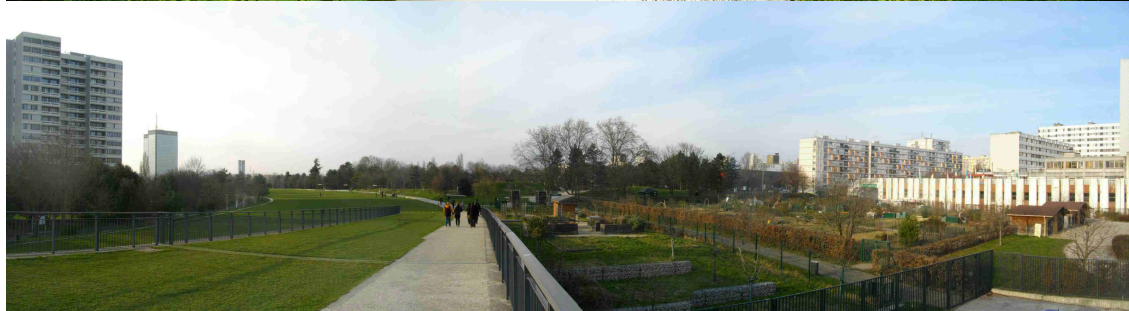
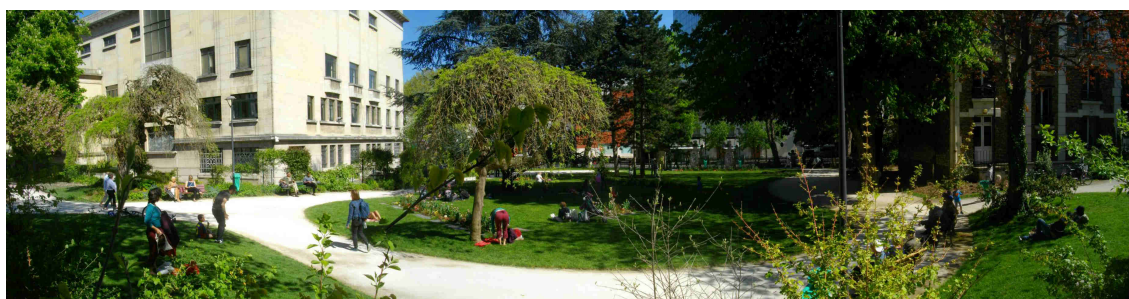
a) dans la partie la moins fréquentée du parc de la mairie, à deux pas du terminus du métro et du nouveau centre-ville très minéral, installation de bacs potagers en bois neuf, un mercredi après-midi ; FB, avril 2015.

b) et c) travail collectif et médiation sur les choix d'espèces, sur les gestes de plantation, ambiance détendue, inter-générationnelle, patiente ; les enfants font effectivement, des parents interviennent, le

jardinier est à son aise ; les bacs sont identiques dans les autres lieux d'intervention ; FB, avril 2015.

Les parcs et les squares présentent des contrastes de paysage et d'échelle, de gestion et d'usage. Si les trois grands parcs de la commune présentent des faciès divers, du plus dessiné au plus fluide, aucun n'est en roue libre bien sûr et certains usagers sont d'ailleurs prompts à interpréter très négativement tout signe d'un allègement des interventions des jardiniers. On y rencontre la « nature » mais comme au parc Montreau on s'y rencontre, les habitants de la cité voisine s'y retrouvent (jeux d'enfants, jeux de boules, sports, balades, pique-niques, goûters), des groupes de visiteurs souvent plus éloignés (nous en rencontrons plusieurs fois dans le bus 122) font de même (enfants, retraités, familles avec enfants). L'historicité du parc Montreau ou le mode de production récent mais parfois complexe à Jean-Moulin et aux Beaumont montrent bien le caractère domestique de ces espaces. Nous entendons parler et lisons dans les compte-rendus du comité d'usagers des Beaumonts (en ligne), les difficultés rencontrées, comme, par exemple, la gestion de la grande mare artificielle pour les oiseaux installée dans un sol poreux et instable aux Beaumonts. L'éco-pâturage par des animaux loués à un agriculteur hors département est utilisé ici et là depuis plusieurs années (vaches et moutons), tandis qu'à Bagnolet, un berger urbain a installé chèvres et moutons dans des prairies fermées et des parcours des espaces verts de la cité des Malassis. Le chant du coq y est entendu et ne semble pas avoir produit de réactions d'hostilité, il est même interprété par l'un de nos interlocuteurs comme la marque de l'ordre de naturel des choses : il annonce la venue du jour, il est l'horloge. Il est donc possible dans ces espaces de trouver une nature domestiquée, attendue, agréable, parfois éloignée des ambiances urbaines habituelles. Dans les squares, souvent plus centraux, nous l'avons déjà vu, la situation est autre : fortes densités aux beaux jours, entretien difficile, mais serré par les jardiniers, art classique du jardin, le square joue davantage comme un théâtre urbain où les humains se montrent, se regardent, s'observent, se détendent (dorment, jouent, mangent). La fonction de lieu de rencontre prend le pas sur la fonction d'accès à la nature et intègre maintenant des jardins partagés eux-mêmes souvent très « domestiqués ». La géométrisation du paysage n'en est que plus forte.

document 10





a) partie principale du square de la mairie devant la bibliothèque centrale de Montreuil ; usages sous contrôle, mais denses, ganivelles au printemps pour régénération de la pelouse ; accordéoniste de rue à l'entrée, exposition de grandes photographies de lieux et notices d'habitants du quartier des Morillons saisis par une artiste en résidence (avec auto-référence sur la relation à la nature), forte visibilité des jardiniers, grande mixité sociale (la bibliothèque est très hospitalière à toutes sortes d'usagers), nombreux bancs, pelouses autorisées, jeux d'enfants, siestes, bains de soleil, pique-niques, goûters, promenoirs, observatoires humains ; FB, mai 2015.

b) secteur de jonction (vue vers Bagnolet) entre les deux parties du parc départemental Jean-Moulin (Montreuil)-Les Guilands (Bagnolet) au sommet des buttes à Morel entre plusieurs ensembles d'immeubles ; paysage très artificialisé, voirie enterrée, remblai, longues esplanades gazonnées, cheminements bétonnés avec belles balustrades, jardins partagés très bien rangés, grands jeux d'enfants monumentaux en arrière-plan, derrière le dernier rideau d'arbre, l'autoroute A3 et ses talus végétalisés : côté sud, traces de campements précaires anciens et actuels, coteau nord, grande opération de nettoyage en cours avec mise à nu des sols et préservation des seuls arbres. Le parc est classé Natura 2000 selon le site du département, même si personne n'en parle ; FB, mars 2015.

c) sommet du parc Jean-Moulin (vue vers le Bas-Montreuil) par temps frais en fin de journée ; quelques enfants jouent avec un ballon, des plots et un animateur, deux personnes lisent, une autre est avec une poussette (le lieu est plein et activement occupé par temps ensoleillé), très faible biodiversité, gazon difficile à tenir en état, marque du renouvellement urbain en cours au pied des buttes ; FB, mars 2015.

Le « libre »

Il s'agit de décrire l'espace relationnel intermédiaire entre le « sauvage » (ou en tout cas ce « sauvage » réinventé ou mystifié que nous avons croisé) et le « domestique » (parcs, squares et jardins, animaux de compagnie ou d'élevage). Nous y mettons des animaux communs, dans leur variante commensale et plutôt acceptée, chats et pigeons, mais aussi « l'herbe folle » dans son extension maximale, c'est-à-dire le tiers-paysage entendu comme l'ensemble des espaces d'une nature libre de ses mouvements à l'intérieur des contraintes anthropocéniques. L'animal « libre » est une catégorie « bâtarde » si l'on peut dire et serait l'animal accepté, souvent apprivoisé (ou apprivoisable), mais non tout à fait domestiqué ou étant retourné à l'état « sauvage », c'est-à-dire ici « libre », mais peut-être « aliéné » à l'homme (commensal, vacciné, tatoué, stérilisé, bague, nourri, logé, arrêté, relâché, parfois violemment éradiqué, etc). Un militant associatif raconte lors de la réunion collective de fin d'enquête le recueil et l'apprivoisement d'une corneille blessée, la découverte de son intelligence et d'une certaine manière sa proximité à l'homme. Bien connue par les documentaires animaliers et de sciences sociales traitant du darwinisme, cette relecture de l'animal dans ses proximités avec notre espèce et sa sociabilité est racontée ainsi plusieurs fois par des interlocuteurs socialement différents. Un groupe de jeunes graffeurs interviewés par Ambre Leclerc décrit les friches comme des lieux de liberté, plutôt masculins, où la question de la nature ne semble pas très pertinente, mais davantage relever de l'exploration, des transgressions diverses quoique modestes, du bon coin, de la fumette, du barbecue, des pratiques artistiques, du parcours. Mais les temps changent, même

pour cela, une association pour faire le lien avec la mairie semble nécessaire et acceptée. Même les transgressions sont bureaucratisées. Peut-être faut-il, dès cette deuxième partie, relier les services écosystémiques culturels aux usages, apparemment distincts, des humains dans l'espace public et constituer une première typologie d'espaces publics et de formes, en tous cas relier « nature en ville » et « espace public » ou parler peut-être tout simplement du « dehors » libre (l'adjectif n'étant pas forcément nécessaire). Comme il y a une « nature libre », il y aurait des « espaces publics libres », les friches en seraient l'expression principale comme les terrains de jeux enfantins à leur échelle propre (celle de l'arbre qu'on escalade, de la cabane construite « sans titre, ni droit », hors PLU).

« Où tu vas ? »

« Je vais dehors. »

Tout cela participerait, là aussi, d'espaces faiblement affectés ou temporairement non affectés ou de situations éphémères. Les formes particulières de gestes de nature comme la guérilla potagère ou les bombes végétales (non rencontrées dans l'enquête) en révèlent l'aspect potentiellement violent, bien que catharsisés. Nous y mettrions aussi les bons coins, les recoins non anxiogènes, les coins détournés (comme les jeux d'enfants utilisés nuitamment par des adultes ou certains toits-terrasses, la pêche, le camping et les feux sauvages dans les parcs). La gestion différenciée des espaces de nature serait peut-être aussi une tentative institutionnelle de comprendre et d'intégrer cette typologie d'espaces. Mais cela demande une médiation car la gestion différenciée peut être perçue certes comme un hommage raisonné à la force de la nature mais aussi comme la défaillance localisée et donc injuste des services publics (la gestion différenciée serait destinée aux quartiers populaires, par exemple). D'autre part, certains éléments du sauvage social (quad, bouteilles, déchets divers) peuvent être attirés, voire créés par la gestion différenciée (qui dissocie, dissimule et protège) et gêner sa propre organisation (les fauches tardives sont gênées par la présence des déchets). Deux associations professionnalisées, l'une dédiée aux chats libres, l'autre aux pigeons, sont installées à Montreuil (siège de nombreuses associations à rayonnement régional ou national). Le discours est extrêmement structuré, fondé sur des expériences dans d'autres villes de l'IdF ; il sera présenté plus loin. Il intègre notamment la question du populaire, ces deux espèces étant, selon ces associations, mal considérées parce que trop populaires et représentant pour les acteurs les plus formels une nature de qualité inférieure, une écologie urbaine de seconde zone.

Document 11





a) et b), un arbre « libre » (hêtre ou charme, 10/15 ans d'âge), rue Barbès, Bas-Montreuil, force de végétal dans un espace privé en état, mais sans activité apparente et qui échappe au paysage standard de la friche dégradée pleine d'espèces dites invasives très présent dans la Bas-Montreuil ; FB, avril 2015.

c) et d) pigeons « libres » mangeant des restes de madeleines en pied d'immeuble, quartier Lanoue et traces de déjections sur un balcon évacué par le locataire et abandonné à l'adversaire sur fond de plaintes fortes envers le pigeon et la dégradation du cadre de vie en général ; quelques balcons d'appartements voisins sont entièrement grillagés ; FB, avril 2015.

Nous dirons volontiers qu'il y a du marronnage, ou du moins la figure du marronnage, dans ces dynamiques de la nature « libre » en ville. Selon les cas, petit et grand marronnage. Nous croyons aussi qu'à côté du tiers-paysage, la figure du saltus romain serait plausible, quoiqu'à adapter.

Le « conflictuel » en représentation et en usage, le « négocié »

S'il y a des animaux libres en ville, s'il y a des herbes folles, des espèces dites invasives, une biodiversité autonome, tout cela vient en conflit avec les normes de gestion de la modernité, notamment, toutes les formes d'hygiénisme, de propreté, d'ordre, mais également de minéralisation et d'imperméabilisation de l'urbanisme contemporain. Et de fait, ces produits de la modernité sont toujours visibles : par exemple, contrairement aux tendances observées ailleurs dans la politique de la ville de Montreuil, la rénovation du centre-ville a donné lieu à une nouvelle place Aimé-Césaire particulièrement minéralisée et pauvre en nature, entouré de commerces franchisés, eux-mêmes plus riches en plantes artificielles (comme dans la pizzeria) qu'en nature vivante, la rue-mail commercial Lumières voisine étant traitée de la même façon.

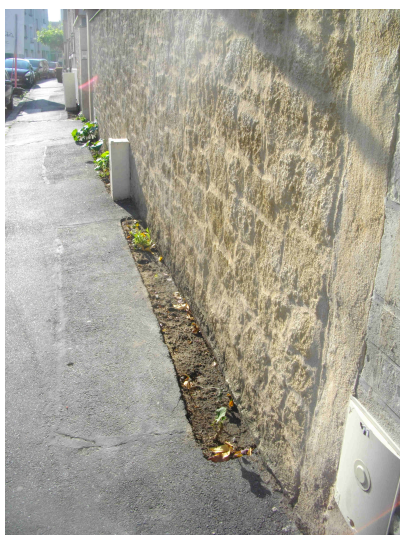
document 12



La place Aimé-Césaire (pourtant « poète » et « militant » selon le texte en dessous des deux portraits géants – qu'en penserait-il ?) ; nouveau quartier de la mairie ; vue depuis le restaurant MacDonald : un coup urbain décalé dans une politique globale de renaturation urbaine ? Un examen de l'ensemble des nouvelles constructions serait à faire. FB, avril 2015.

L'opposition physique à une coupe d'arbres (relatée par une personne originaire de Montreuil) fait partie des très petits conflits environnementaux observables, que la parole répétée de jeunes adultes des Morillons expliquant que chaque rénovation urbaine a réduit le végétal au profit de la surveillance visuelle de la place des Morillons illustre d'une autre manière. De même, la pratique du nourrissage d'animaux libres contre la riveraineté et un certain ordre moral hygiéniste et écologique. Mais la grosse « affaire » du mandat de Dominique Voynet semble avoir été l'interdiction des produits phytosanitaires dans l'espace public, cimetière inclus. C'est de cela dont nous avons beaucoup entendu parler à la fois comme un problème de méthode, de représentation et de comportement. C'est, dans la plupart des entretiens, l'idée que la décision a été brutale et non préparée, qu'elle a donc provoqué rapidement l'apparition « d'herbes folles », ce qui a laissé advenir une rumeur d'abandon, notamment dans le cas du cimetière, et plus particulièrement auprès de personnes âgées. Il n'est pas possible dans le temps de cette enquête de tracer tout le contexte (qui était alors particulièrement polémique entre la nouvelle et l'ancien maire). C'est au cimetière que nous avons trouvé, en entretien-visite, une parole apaisée de technicien, montrant qu'au bout de ce processus envenimé de quelques années, une solution à la fois technique, paysagère et relationnelle avait été trouvée : ré-engazonnement de nombreux chemins, géo-textile sous gravillons sur certains axes de travail, nouvelles plantations d'arbres. La prise de conscience que le cimetière forme lui-même écosystème est nette chez le technicien responsable (devenu responsable en promotion interne dans le cimetière), qui parle lui aussi des animaux sauvages aperçus dans le cimetière, mais aussi de la mortalité des arbres au long de sa carrière à cause des produits, de la possibilité de créer un compost, voire des espaces inédits, des nouveaux comportements de visiteurs à mi-chemin du récréatif et du méditatif. Ailleurs, dans différents secteurs de la ville, l'ouverture d'un certain nombre de bords de trottoirs déjà évoquée vient des habitants. Nous observons dans le Bas-Montreuil les effets de diffusion d'un acte autogéré de ce type : lorsque nous prenons des photographies avec la propriétaire des lieux, nous croisons une voisine qui s'enthousiasme et annonce qu'elle va le faire elle aussi, tandis qu'il est question d'une grand-mère de la rue qui voudrait bien, mais ne peut le faire seule (casser le bitume). L'aide des deux personnes semble acquise dans le cours de cette conversation enthousiaste de quelques minutes sur le trottoir, tandis que le récit du travail de défonçage mentionne aussi des réactions dubitatives ou ironiques. Quelques semaines plus tard, sous le couvert du conseil de quartier, ces bordures sont inaugurées.

document 13



Un nouveau « macadam vert » sera inauguré ce vendredi à 18 h 30, au 10, rue Malot, à Montreuil. Le conseil de quartier Solidarité-Carnot organise l'événement en vue de réinsérer la nature, mais aussi un peu de poésie, au sein de la ville. L'inauguration se ponctuera d'une exposition des différentes étapes de la construction du macadam vert et de la pose d'une plaque inaugurale en céramique créée par Fabienne Gilles, potière à la place Carnot. Un pot de l'amitié sera ensuite partagé avec les habitants curieux de voir leurs nouveaux trottoirs. Cette démarche citoyenne donne une place à la nature dans la vie urbaine quotidienne au moyen de plants divers et variés au bord du trottoir.

<http://www.leparisien.fr/montreuil-93100/de-la-verdure-sur-les-trottoirs-de-montreuil-28-05-2015-4810931.php>

a) photographie du « macadam vert » de la rue Malot, Bas-Montreuil, nom donné par la mairie au défonçage du bitume des trottoirs sur des bandes de 20 cm le long des murs ; une action visible, produite par l'habitant lui-même, avec peu des risques, encadrée de loin par la mairie et créant beaucoup de discussions entre voisins, une micro-action paysagère et relationnelle, susceptible d'influer sur les ruissellements ; FB, mai 2015.

b) mise en valeur en presse régionale : article en ligne du Parisien du 28 mai 2015, faisant récit de l'inauguration par le conseil de quartier et valorisant une écologie consensuelle et de proximité dans la forme participative ; page consultée le 18 juin 2015.

Le périmètre des Murs-à-pêches est apparu à une jeune chercheuse, Margaux Vigne, dans un travail très stimulant, comme particulièrement complexe, comme un territoire de conflits multiples, une perception très éloignée de la littérature grand public dédiée aux Murs-à-pêches et des représentations distantes (*Cultiver l'espace public, les Murs-à-pêches, un territoire d'expérimentation*, EHESS, septembre 2014). La difficulté à agir dans cet espace classé est certaine : il est pollué, fragmenté, occupé par des familles tziganes éloignées de la culture politique formelle, coupé par la bretelle autoroutière, ses sols sont pollués et accueillent beaucoup de déchets, ses murs à pêches s'effondrent et le coût de leur réfection et entretien semble exorbitant, les éléments d'urbanisme réglementaire sont attaqués en justice. Les associations, à qui la mairie a délégué une partie de son action, ne sont pas d'accord sur la stratégie : « aménager » ou pas ce quartier, en faire une ressource pour d'autres quartiers riverains, agricoliser, patrimonialiser, « agriculturelliser » lotir, protéger, mais pour qui. De toute manière, la fermeture de la bretelle autoroutière (mise en scène depuis plusieurs années par la fermeture une journée par an lors d'un grande fête intitulée « la Voie est Libre » gérée par l'association Montreuil Environnement sans énergie extérieure) et l'arrivée du tramway avec son vaste site de maintenance vont entraîner une mutation rapide de la zone, dont vraisemblablement des évictions d'habitants jugés parfois peu légitimes, malgré leur historicité dans la vie montreuilloise. De nombreuses équipes de jeunes professionnels ont été mobilisées par ce site, par les associations ou par la mairie, elles sont prises elles-mêmes dans cette petite géopolitique des Murs-à-pêches et l'instrumentalisation politique de leur art. Certains, comme le Laboratoire du Dehors, ont amené du vocabulaire qui semble être utile.

Dans le sens d'une négociation par la nature, au delà des formes d'insertion institutionnelles, croisées, par exemple, avec des jeunes stagiaires en difficulté scolaire du Sens de l'humus ou même de la gestion déléguée des dents creuses par les jardins partagés devenue très fréquente dans le Bas-Montreuil, la nature en ville nous semble être et être utilisée autant comme une forme sociale que comme une valeur ou un objet en soi. Elle forme une matière politique pour la société, matière certes vive et vivante, douée d'une certaine autonomie. Il y a donc beaucoup d'expérimentations, de formes expérimentales, dans ce que nous avons vu à Montreuil, certaines sont descendantes, voire clivantes,

d'autres diffuses et plutôt ascendantes ou horizontales. Des contractualisations ont lieu entre la collectivité et les associations proches de cet axe. Elles sont parfois rompues, la cohérence idéologique n'est pas toujours lisible dans ces relations de pouvoir, l'idée même que cela confirme la consistance d'une transition socio-écologique, ici, dans cette ville, n'est pas réellement probante à nos yeux. Nous avons dit, par exemple, que les pratiques de l'équipe Voynet avaient pris à contre-pied une partie de son électorat. Tout ce qui vient d'être dit doit aussi être entendu dans une forme de singularité montreuilloise. La faiblesse de l'opposition politique de droite et d'extrême-droite empêche le schéma d'opposition habituel de la vie municipale. Nous serions ici, depuis la fin du communisme municipal autonome, face à un ensemble de minorités politiques, agissant en coalition complexe, et, qui partagent tous, plus ou moins, et dans les discours, une pensée qui intègre la nature en ville comme un axe politique fort. Au delà du très grand et spatialement inégal foisonnement de pratiques, de sensibilités et d'initiatives « vertes » observées et souvent discutées avec leurs acteurs, celles-ci paraissent parfois contradictoires, pas toujours bien négociées, et toutes semblent potentiellement conflictuelles. Vies politique et associative montreuilloises résonnent de ces tensions et pourtant « ça marche » quand même. Ce qu'on appelle « la nature en ville » (mais qui est sans doute autre chose) nous semble être devenue une dimension ordinaire de la vie des habitants, et, dans le temps de notre étude, la variabilité nous y a paru forte. C'est aussi, rarement, le chercheur qui par ses questions l'a constituée, seul, face à l'enquêté. C'est donc à travers des récits de lieux identifiés et d'usages précis que nous avons tenté de montrer comment les processus de « nature en ville » incarnés dans des configurations et des formes à la fois « environnementales » et « sociales », concourent à l'habitabilité du territoire. Le récit collectif est à écrire, et, pour le construire, il faut sélectionner des récits à l'intérieur de l'ensemble des récits évoqués et les travailler dans l'approfondissement.

Partie 3

Une psycho-géographie partagée avec les non-humains

Nous parlons ici de processus psycho-géographiques des habitants et de la manière dont ces derniers y intègrent les non-humains comme décor et comme partenaires. La proxémie nous semble évidente, comme l'affectivité et les interactions. Les relations à l'échelle proche paraissent dominantes au sein du groupe de personnes rencontrées, même si de nombreux autres lieux à d'autres échelles sont fréquemment mobilisés dans les récits et les histoires de vie. Les formes d'attachement et la manière élaborée dont le jeu social complexe peut valoriser l'inscription géographique des acteurs complètent un triptyque particulièrement riche.

L'indigénisation et le pas de côté

Le processus d'indigénisation est ici à prendre dans un sens de stigmatisme retourné. « L'indigène » – qu'on a appelé un temps, avant la grande matrice coloniale, le « naturel » - veut dire en réalité « sous-homme » dans la langue des siècles précédents. L'indigène est aussi celui ou celle qui est du lieu, par naissance ou choix, adoption et auto-adoption. Dans tous les deux cas, le terme est géographique et politique. Le mélange des deux sens est fructueux et incontestablement adapté à la banlieue. Indigénisation donc, mais des mots comme immersion ou (art de la) disparition (dans les lieux), acculturation, adoption, ancrage, autochtonie, fierté, appropriation pourraient sans doute convenir. C'est ce processus qui fabrique du ou de la Montreuillois-e. L'apparition en 2014 d'une bière appelée « la Montreuilloise » nous signale que ce processus si visible dans l'Ouest français (une valorisation locale alternative, bio, mais entrepreneuriale et inscrite dans la ré-invention d'une tradition, la brasserie artisanale, disparue dans l'après-guerre), nous la trouvons aussi en première couronne, pas si loin (à vol d'oiseau) des écharpes Paris-Saint-Germain accrochées derrière le comptoir du Mori'bar. Dans son site, la brasserie (la deuxième de Montreuil) s'adosse de manière élogieuse à la dynamique « agricole » des Murs-à-pêches, dont nous connaissons par ailleurs la fragilité. Montreuil a son chanteur éponyme, contrebassiste rockabilly, Johnny Montreuil. La vidéo des Francofolies 2012⁸ est intéressante à regarder : comment Montreuil-image d'Épinal est vendu aux festivaliers et aux internautes : friche industrielle, roulotte, cité, bus 122 ... et pas mal de nature en ville sous le soleil. Norah Benarrosh-Orsoni en évaluant la politique publique vis-à-vis des groupes de habitants roms étrangers à Montreuil (*Bricoler l'hospitalité publique : réflexions autour du relogement des Roms roumains à Montreuil* ; 86/1, 2011, Géocarrefour) revient sur les catégories de l'identité à Montreuil. L'identité ouvrière et communiste historique a été remplacée sous les mandats de Jean-Pierre Brard par une nouvelle identité montreuilloise : « la municipalité, en entretenant la mémoire des migrations successives, a peu à peu recomposé une identité locale fondée sur le mythe d'une ville monde et d'une terre d'accueil. Cette tradition d'accueil des étrangers est devenue, par glissement dans les discours des élus, le propre de l'identité de la ville, pour finalement en arriver à fonder une unité locale non plus sur une identité politique de classe mais sur une identité symbolique d'autochtone. » Cette logique s'est compliquée à mesure de l'embourgeoisement du Bas-Montreuil, en opposant les anciens Montreuillois populaires et les nouveaux habitants bobos. Cela, nous l'avons rencontré sans cesse. Parfois, les nouveaux habitants de la première gentrification, présentés comme plus autonomes et plus investis socialement et politiquement, sont fortement distingués des arrivants plus récents dans le cadre d'opérations immobilières classiques plus hétéronomes. Le mythe

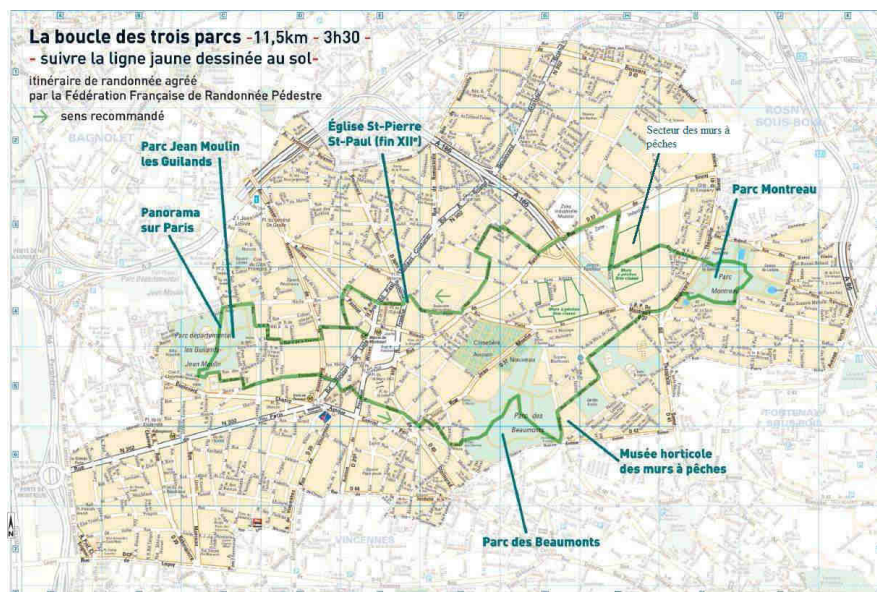
8 https://www.youtube.com/watch?v=Rn90_lduOfE

de Montreuil, seconde ville du Mali ne nous semble pas étranger à ce phénomène, comme la politique active mais clivante de création de MOUS pour les immigrés roms récemment arrivés.

Devant tous ces processus, nous serions enclin à penser que « s'approprier » la nature (ou la « servir », la « défendre » et même la « cochonner » parce que c'est chez nous) est un acte d'indigénisation ordinaire qui prend place de manière forte dans la vie montreuilloise. L'une des responsables d'une association environnementale déclare en interview, à l'occasion d'une des fermetures annuelles festives de l'A83, que « chaque ethnie de Montreuil pourra avoir son jardin » au sein du grand jardin montreuillois. Le jardin des femmes maliennes dans le Bas-Montreuil a été souvent cité aux étudiants. Tandis qu'une autre association utilise le jardin potager (une « ferme ») dans les Murs-à-pêches pour valoriser l'installation d'un terrain d'immigrés roms (Écodrome). Mais occuper des jardins par délégation de la mairie et en avoir les clefs, c'est peut-être la même chose, comme squatter des parcelles et les travailler qui sont des actes fortement consommateurs de temps et d'énergie, comme y balancer et entasser des déchets, forme d'appropriation de la nature certes singulière, comme défoncer un bout de trottoir devant chez soi ou nourrir des colonies de pigeons. Dans un des quartiers populaires visités, un agent propreté de la ville (hors service et ressemblant à ce moment à un « jeune de cité ») me dit qu'ils sont intervenus le matin même dans une rue particulièrement propre et bien tenue sur le coteau et qu'il s'était senti mal à l'aise, qu'il s'était senti tout d'un coup à Paris, que c'était trop propre, cela n'allait pas, ce n'était pas ici, ce n'était plus Montreuil. Plusieurs fois, des interlocuteurs socialement plus favorisés nous disent d'aller observer, entre doute et fierté, à la limite communale Vincennes/Montreuil, l'état des rues. Cet entretien relatif, ce moins propre, mais aussi ce plus de végétation folle, libre, ce serait une marque possible de l'identité montreuilloise. Il serait possible de la revendiquer ? Tout en reprochant à la mairie de ne pas « assurer » ?

Le pas de côté serait une variante de l'immersion. Il n'existe pas de méthode normalisée pour le pas de côté. Parlons ici d'usage institutionnel pour l'un, plus associatif pour l'autre. Un sentier de promenade et de randonnée (PR) intitulé « la boucle des trois parcs » (nous retrouvons les atouts de la ville gâtée) a été créée en 1999. Balisé en jaune, long de 11,5 km pour 3 heures et demi de marche, il emprunte les cheminements d'un Montreuil de l'envers, loin des axes principaux.

document 14



Carte du territoire communal avec indication de la « boucle des trois parcs » ; on constate que la boucle retisse une centralité secondaire ou potentielle en se plaçant plus ou moins au centre géométrique du territoire communal ; y a-t-il là la préfiguration d'un « coeur vert » de Montreuil ré-aménagé – DR, source en ligne perdue.

La mairie⁹ y assure des balades accompagnées aux beaux jours pour une découverte « naturaliste, urbaine, architecturale et patrimoniale ». Cela répond en partie à la critique souvent faite de la méconnaissance de beaucoup de Montreuillois des autres parties de la commune autres que celle qu'ils habitent. Cette idée que Montreuil est « beau » et peut être valorisé de manière alternative répond en partie à cette remarque, mais indique aussi qu'il est possible de visiter et faire visiter Montreuil, sans honte ni désarroi. Nous retrouvons là les perspectives d'associations comme les Greeters présents à Montreuil. Ils montrent à leurs visiteurs, par exemple, des secteurs du Bas-Montreuil, comme les anciens bidonvilles durcis situés sur les fortes pentes du bas des buttes à Morel. Le pas de côté pourrait désigner aussi le mouvement squatteur et autonome présent à Montreuil. Malgré une répression forte en 2008-2010 (des blessures au flashball en gardent la trace dans plusieurs batailles judiciaires) et le départ d'un certain nombre de militants, il existe au moins deux jardins squattés, rue Barbusse et rue de la Montagne pierreuse, des activités visibles (librairie, débat, festival). Un récit est aussi donné de la lutte contre les rafles de sans-papiers, notamment à la sortie du métro Croix-de-Chavaux entre 2007 et 2010, d'une manifestation spectaculaire en 2008 devant le commissariat de Montreuil, aboutissant à l'arrêt des rafles sur Montreuil.

Le bon coin et le mauvais endroit

Commençons par le mauvais endroit. Les entretiens nous mènent au quartier Lanoue, dont la vie quotidienne a été en partie chroniquée, souvent par l'absurde, par un auteur montreuillois, Alain Gluckstein (*Quasi Lanoue*, 2008 ; *Lanoue, les parcs*, 2009, Folies d'encre). Ce quartier limitrophe de Bagnolet possède de nombreux espaces verts, même si cette impression est en partie bloquée par la verticalité d'un certain nombre d'immeubles élevés fermant l'horizon. Le parc Jean-Moulin-Les-Guilands n'est pas loin. J'ai traversé à plusieurs reprises dans les deux sens le quartier en marchant de Bagnolet au Bas-Montreuil et ai pu observé que ces espaces, récemment repris en gestion par la mairie (en remplacement de l'Office HLM), font l'objet d'un entretien que je trouve standard, certes un peu classique. La visite approfondie avec un habitant donne un tout autre sentiment : un sentiment d'abandon et de délaissement, où même le balcon ne peut plus être utilisé, sali par les pigeons, un peu de la même manière que les poubelles et les ascenseurs le sont par les humains. Où les plantations commencées semblent abandonnées, où les arbres sont pleins de déchets (quelques uns, plutôt discrets, pour moi), où les enfants sont livrés à eux-mêmes dehors jusqu'à minuit, une lecture pessimiste du paysage et de la société. L'entretien avec une professionnelle est encore plus difficile, tant elle refuse d'utiliser nos catégories de nature en ville et ne parle que la tension avec les jeunes, les insultes, les réclamations menaçantes, les incivilités, la privatisation des lieux par le trafic. Ces deux personnes, un habitant et une professionnelle, cherchent à quitter le quartier et à se relocaliser, pour l'un, dans un quartier d'habitat social plus petit et moins périphérique, pour l'autre loin, dans le Sud, près de ses enfants. La visite de la galerie commerciale sombre et peu amène du quartier contraste aussi fortement avec la place aérée et passante des Morillons à l'autre bout de la ligne 122. Ces échanges mettent à mal en tous cas la notion d'objectivité extérieure à l'expérience. Le récit sur les violences entre jeunes à Lanoue sera en effet en partie contredit, non sur la factualité de celles-ci (voitures dégradées et incendiées, bagarres),

⁹ http://www.montreuil.fr/fileadmin/user_upload/Files/Environnement/espaces_verts/boucletroisparcs.pdf

mais sur la possibilité d'une résilience « in situ », sur les lieux mêmes des violences, « dehors », par des habitants de Bagnolet, depuis la cité des Malassis. Il existe donc des mauvais endroits, de mauvais coins, même si cela est à l'évidence subjectif. Le passage au premier de l'an étant par exemple, décrit à contrario, avec beaucoup d'enthousiasme par l'habitant pessimiste : les locataires depuis leurs balcons dans le théâtre des immeubles en face à face, tapant sur des casseroles dans une unité éphémère. Il parle aussi d'une grande fête des voisins à laquelle il ne participe pas.

Parler du bon coin n'est pas beaucoup plus facile, jamais loin de l'illusion, du lyrisme bon marché. Mais une enfant de 10 ans qui participe à notre petit spectacle-entretien à la bibliothèque des Morillons nous parle du sien avec bonheur, de sa tranquillité, de son refuge, de sa liberté : on croirait entendre un thérapeute parler. Aux Morillons, alors que nous tentions d'obtenir des entretiens avec des habitants, nous sommes présentés à des jeunes adultes du Mori'bar, bar associatif situé en pied d'immeuble dans un coin de la place des Morillons. Le bar qui ne vend pas d'alcool occupe un ancien rez-de-chaussée commercial avec vitrine. À l'intérieur, un grand écran, un billard, des jeux, quelques livres récents de politique ou de sciences humaines (essais), les écharpes du PSG ; sur la vitrine, des affiches appelant à voter, l'annonce d'un débat sur Toussaint Louverture co-organisé avec la bibliothèque installée vingt mètres plus loin. Dehors, la terrasse, tables et chaises de café métalliques, rectangle de gazon synthétique vert posé sur le dallage, un peu plus loin, après le bitume, un parterre de pelouse dégradée avec le barbecue du café, un arbre qui semble avoir souffert (peut-être du barbecue, mais on nous affirme que non) et qui permet (ou permettait, tous nous ont dit l'avoir fait plus jeune) de monter facilement sur le toit de la boulangerie, une plante en pot contre le mur plutôt mal en point. On salue régulièrement les gens qui passent quelque que soit l'âge : une très forte inter-connaissance est visible, intergénérationnelle et interculturelle. La terrasse est vraiment un très beau lieu d'observation et d'interaction que Perec n'aurait pas renié. À quelques mètres, des guetteurs, nettement plus jeunes, travaillent. De temps en temps, une voiture de police passe au ralenti dans la rue voisine, à laquelle sont adressées des grimaces. C'est à cette terrasse que nous obtenons nos non-entretiens à force de se les voir refuser, nous parlons de nature en ville, mais aussi d'espace public et de dehors, d'espace social, de bio, de religion, « d'eux » et « nous ».

document 15





a) une partie de l'équipe du Mori'bar, un groupe de jeunes adultes dynamiques issus du quartier ; en veste et t-shirt blanc, le président de l'association, d'origine malienne, notre premier hôte. À gauche, le gazon synthétique, les chaises et les tables devant la vitrine, sur la chaise, un carton avec des fanes de légumes qui dépassent, des ados avec leurs paninis, une fillette au milieu de tous ces garçons ; DR source perdue, probablement un compte facebook, consulté début juin 2015.

b) L'inauguration du Mori'bar avec la précédente équipe associative, octobre 2013 ; on reconnaît Dominique Voynet, la maire en chemisier rose et écharpe violette ; Les disputes autour ce lieu trop peu valorisé pour un certain nombre de jeunes, peu ouvert, sa fermeture, puis sa « capture » ultérieure par un nouveau groupe d'habitants nous sont contées plusieurs fois ; l'équipe actuelle affiche avec fierté une grande amplitude horaire (9/18h) et un état d'esprit totalement ouvert ; nous pourrions alors ajouter qu'un bon coin (peut-être même ici un haut-lieu) se conquiert ; nous pouvons observer à gauche la façade de l'immeuble face au café, avec son arbre et son gazon, en arrière-plan, la place des Morillons, ses quelques arbres, ses bacs à fleurs en briques.

<https://plus.google.com/111697394756811568663/posts>, consulté le 18 juin 2015.

Il nous semble que le bon coin annule ici la séparation nature/culture, il ré-assemble des catégories séparées, voire opposées. La catégorie « dehors » semble ici plus juste. Nous sommes dans l'espace public avec des éléments de nature vraie (arbres, gazon) et même simulée (gazon synthétique, fresque sur le mur) mais dont nous voyons par notre propre expérience que celui-ci est contrôlé par tout un tas de facteurs (lourdeur de l'Office HLM, pauvreté, temps libre, trafic, surveillance croisée, bonnes mœurs, inter-connaissance), que des bouts d'espace privé sont à portée de la main : statut exact de l'arbre à escalader pour aller sur le toit de la boulangerie (un arbre de l'Office HLM), du gazon synthétique (propriété de l'association subventionnée), statut du souvenir d'enfance (espace privé, espace public), balcons au-dessus, trafic à proximité. Ce bon coin est situé dans une place qui nous a semblé « fonctionner », grâce notamment à l'action des habitants faisant interface avec la mairie. « Sur ce coup là, on les a bien fait chier », dit un membre du conseil de quartier en évoquant des succès, par exemple, le retour en quelques mois d'un supermarché LeaderPrice après le départ brusque et sournois du Lidl, replié sur son plus grand magasin rue de Rosny. Ce bon coin est situé à côté d'autres bons coins. En quoi la terrasse du Mori'bar, la bibliothèque Daniel-Renoult, l'association des femmes du Morillon, trois bons coins qui font face au Parc Montreau bénéficient-ils de la proximité de cet autre bon coin qu'est le parc pour les habitants de ce côté de la ville, aux Morillons ?

Les étals et l'alimentation

Parler des étals de fruits et de légumes, ce n'est pas rien. Cette idée, cet intérêt sont venus dans les derniers temps de l'enquête. Ce qui n'enlève rien de la consistance

éventuelle de l'objet, mais indiquerait plutôt la difficulté de l'enquêteur à voir l'évidence et la catégorie qui crève les yeux, mais se trouve hors des catégories légitimes. Bref, c'est d'abord faire une centration et une transition d'ordre alimentaire. L'alimentation, activité universelle, est un marqueur et un levier universels. Dedans, il y a du vivant non-humain, particulièrement bien représenté par les fruits et légumes (qu'on peut souvent (re)planter, alors qu'on ne peut planter de la viande, du fromage ou des gâteaux secs). Nous avons vu aux Morillons des enfants de primaire ignorer ce qu'était le bio, ignorer qu'il leur en était apparemment servi à la cantine (selon nos contacts et les sources en ligne), même si certains adultes du quartier pensent le contraire. Nous savons que le berger de Bagnolet vend son lait de chèvre à des femmes de la cité qui le transforment chez elles. Nous avons vu également que la partie fruits et légumes du marché de Croix-de-Chavaux était tenue par des commerçants issus de l'immigration, comme la plupart des petits commerces de la rue de Paris ou même du Haut-Montreuil.

document 16



- a) supérette à l'angle rue de la Boissière et rue de Rosny, Haut-Montreuil, à quelques dizaines de mètres du grand et « luxueux » Lidl de la rue de Rosny ; FB, mai 2015.
- b) supérette rue de Paris, près de la station Robespierre, Bas-Montreuil ; FB, mai 2015.



c) marché du vendredi à Croix-de-Chavaux sous les halles de la Place du Marché ; vue depuis l'intérieur du marché ; ici, les photos sont négociées et refusées plusieurs fois, à contrario des supérettes, nous y voyons la trace de l'informalité du travail sur le marché ; FB, mai 2015.

d) supérette de l'autre côté du marché, rue de Paris ; FB, mai 2015

Parler des étals de fruits et de légumes, c'est à la fois redonner sa place à une forme certaine, quoique peu observée, de « nature en ville », une nature morte peut-être, prête à la dévoration ou au pourrissement (ou à une nouvelle vie). C'est aussi parler d'une nature portée par le petit commerce (le « small business », voire le « very small business » de type biffin qui a sa déclinaison légumière et est beaucoup moins apprécié par les autorités pour son informalité). Pour prendre au sérieux nos interlocuteurs du small business, nous leur appliquons la grille de la commande. Ces commerçants concourent-ils à l'habilité de Montreuil en offrant une telle présence aux fruits et légumes dans l'espace public ? Est-ce là de la nature faite culture par leur activité professionnelle ? Aux questions posées (à la sauvette) sur les étals, les commerçants parlent d'une tradition, d'une évidence qui n'a pas à être justifiée. C'est leur boulot : « on a toujours fait comme ça ». L'hygiénisme menace-t-il ces formes de mise en scène de l'aliment de nature ? Nous ne le savons pas, mais pouvons l'imaginer. Ce sujet mériterait d'être revu en détail. Cet intérêt pour l'alimentation a sans doute été activé par notre rencontre avec une restauratrice sud-coréenne installée en France depuis une vingtaine d'année qui tient un restaurant associatif dans une petite cité, en bas d'immeuble HLM, sur le coteau, près du cimetière Elle nous signale que l'Office ou la mairie lui refuse le droit d'ouvrir une terrasse, c'est-à-dire dans les catégories de ce rapport, le droit au

« bon coin » dans l'espace public. Très éloignée de l'habitus sud-coréen normatif, cette femme d'une quarantaine d'années tient un discours cohérent qui associe la tradition culinaire coréenne, la pensée orientale sur l'aliment-médecine, le bio (elle se fournit notamment dans un petit magasin bio du Bas-Montreuil), la lenteur (c'est le restaurant sud-coréen le plus lent du monde et il est à Montreuil) et l'interculturalité (ses cuisiniers sont issus de diverses cultures). Elle dit aussi développer une action que nous nommerions « socio-culinaire » si nous osions l'adjectif, puisque le restaurant accueille gratuitement toutes les fins d'après-midi des enfants d'âge scolaire du voisinage (la restauratrice a ses deux enfants scolarisés dans le quartier, ce qui est aussi un engagement fort au regard de la puissance normalisatrice de l'ambition scolaire en Corée du Sud). Elle affirme que, face à la consommation, et notamment la consommation d'aliments bas de gamme bon marché, trop sucrés, trop salés, trop gras, mais aussi consommation précoce de drogue, le repas et les aliments sains sont une forme éducative qu'elle veut mettre en œuvre, c'est aussi un lien interculturel (beaucoup d'enfants sont d'origine africaine ou maghrébine, ce qui est aussi éloigné de l'habitus coréen) et un lien avec un certain nombre de mamans du quartier, notamment des mères isolées. Ce récit associatif de la rue Varlin est certainement une rareté. Il a ses limites, mais il est une mise en acte d'une *common decency* par la cuisine dans un territoire interculturel. C'est dans ce restaurant montreuillois¹⁰ que nous avons tenu la réunion collective de fin d'enquête.

Dans cette troisième partie consacrée à une approche psycho-géographique de notre objet d'étude, nous avons voulu discuter de l'attachement au lieu, et notamment le lieu proche, qui fait partie des dimensions que la modernité, l'urbanisation et la mondialisation ont fragilisées. Dans un monde où les injonctions à la mobilité sont fortes, où le lieu ne peut plus se comprendre à sa seule échelle, où les formes de séparation prolifèrent, domicile-travail, familles et enfances recomposées, l'attachement au lieu est en tension : indifférence d'habitants apparemment dépourvus d'attache territoriale, mais aussi fort (désir de) réinvestissement d'habitants (re)localisés : indigénisation, pas de côté, bon coin (et son envers le mauvais endroit), commerce de proximité. **Cette psycho-géographie de « la nature en ville », cette nature qu'on « jardine » dans le petit lieu de vie, mais aussi celle dont on « jouit » des étals de marché à l'arbre enfantin en passant par le parc de jour ou nuitamment détourné, nous a paru être d'abord celle du « dehors » proche qui renoue nature en ville et espace public, déterminant une forme forte de l'attachement à Montreuil, condition de son habitabilité.**

10 La mise en scène de Montreuil dans le Figaro est exemplaire des paradoxes de la gentrification : Madame Lee est dedans.

<http://www.lefigaro.fr/sortir-paris/2015/06/17/30004-20150617ARTFIG00024-isabelle-fruchart-ses-adresses-a-montreuil.php>

Partie 4

La nature dans les quartiers populaire, une richesse insoupçonnée

Même si les « quartiers » et les conseils de quartier peuvent résonner de mécanique sauvage, de déchets ménagers et d'encombrants, d'urine et de rats, de vitesse excessive et de deal, de nombreux quartiers d'habitat social possèdent des espaces verts importants, le plus souvent gérés de manière classique. C'est le cas à Montreuil dans les grandes cités du Haut-Montreuil, beaucoup moins dans les plus petites cités de l'autre partie de la ville. Ces espaces verts sont gérés soit par la ville, soit par les offices HLM, des jardins d'habitants peuvent maintenant y contribuer et apparaissent en tous cas comme un outil nouveau de la panoplie de l'aménageur. En France, outre les nouveautés citées, un certain nombre d'opérations de renouvellement urbain se traduisent par la normalisation sécuritaire des espaces verts, la privatisation d'une partie de ceux-ci et la création de jardins d'agrément à usage réservé aux résidents des immeubles de la mixité sociale. Ces constats se doublent d'un manque de visibilité sur les relations des habitants populaires à la nature en ville dans ces espaces. C'est ce questionnement qui nous a emmené dans deux quartiers d'habitat social, aux deux bouts de la ligne 122. Il y aurait là peut-être un « trésor caché » de la nature en ville.

« Eux » et « nous », la nature, la leur, la nôtre

La représentation de l'écologie où que l'on se trouve est certainement très complexe et nos brefs retours sont d'abord des intuitions survenues dans l'échange et le produit de rencontres assez disparates. Les non-entretiens obtenus aux Morillons ont permis des échanges assez nombreux, incluant un parcours au parc Montreau. Il nous a semblé que l'on refusait un peu nos catégories, quelquefois avec humour. C'était déjà le cas lors de l'atelier étudiant de 2014. Avec Ambre Leclerc qui travaille en parallèle sur ce qu'a produit l'atelier étudiant, nous ré-écoutons ainsi un entretien avec des jardiniers et des visiteurs dans le parc des Beaumonts. Un papa au look rasta, venu passer un moment au parc avec sa fille, répond aux questions des étudiantes d'une manière qui semble cohérente avec les entretiens ultérieurs. Il leur définit ainsi le terme « d'écosystème » comme quelque chose qui permet aux gens diplômés de l'université de gagner leur vie. Dans les deux quartiers, l'urgence, du moins la priorisation d'autres problèmes nous sont renvoyées avec vigueur : la question sociale, la relégation, la pauvreté, le trafic, les mauvaises habitudes. « Le bio, c'est pas pour nous ». La connaissance des prix des objets de consommation courante (telle des cannettes de soda) au centime d'euro près lance une discussion lors du parcours au parc Montreau avec un groupe de femmes venues pour le goûter. « LeaderPrice est plus cher que Lidl, non ? ». Le même agent de la ville qui parlait d'une rue trop propre et trop parisienne à Montreuil, développe longuement une position d'amour-haine à Paris qui me sidère (moi qui n'aime pourtant pas beaucoup Paris) : il lui est finalement impossible d'être bien à Paris. Il n'est plus chez lui. Un autre interlocuteur, lorsque je le rejoins pour un parcours aux Morillons, prétend ne pas savoir où se trouve « la nature en ville » dans le quartier et m'emmène dans la maison de quartier en me disant que les gens, là, (qu'il connaît bien) sauront nous dire où aller, où elle se trouve. Finalement, après ce détour et une brève divagation dans une rue calme proche du parc, nous allons dans le parc Montreau lui-même. La visite du quartier n'est pas vraiment possible compte-tenu des surveillances qui s'y déroulent. Ce sont donc différentes version du « eux » et « nous » qui sont visibles dans ces échanges relatifs à la nature en ville. Je reprends là l'utilisation qu'en fait Denis Merklen dans *Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques* (2013, presses de l'Enssib) où il croit pouvoir montrer que la bibliothèque peut être brûlée dans certaines circonstances

comme d'autres services publics lorsqu'elle se trouve de l'autre côté de la limite entre « eux » et « nous ». Validant Merklen au détour de la conversation, un de mes interlocuteurs semble d'ailleurs penser que la bibliothèque des Morillons n'est pas un service municipal, mais juste la bibliothèque associative du quartier (il y a pourtant une étoile dans une des vitrines). Il nous apparaît ici qu'une partie ce qu'on appelle « la nature en ville », l'écologie, de ses repères, de ses modes, geste et personnalités relèvent du « eux », dans un registre qui plus celui du lointain, de la distance sociale que de l'agressif, mais tout de même. La carte des résultats aux élections municipales de 2008 montre ces distances idéologiques¹¹ au prisme de l'isoloir. Devons-nous mettre cela en lien avec les critiques d'autres militants associatifs, populaires eux aussi par leur histoire personnelle et leurs choix de vie, qui affirment que ce qu'on pourrait appeler « l'écologie populaire » est ignorée tant par les institutions que par la pensée écologiste dominante, volontiers qualifiée d'hygiéniste et d'élitiste. Dans les deux quartiers de l'enquête, nous trouvons toutes sortes de comportements : si l'on voit quelques vélos chez les jeunes, on voit beaucoup de marche à pied et de bus, on voit aussi beaucoup de deux-roues motorisées et de voitures. Quelques anecdotes collectives ont montré lors de nos rencontres l'importance sociale du véhicule, y compris du véhicule hors-norme (ici, une MacLaren) : on se trouve alors au plus loin de l'écologie attendue, oscillant entre besoin concret et urgent de véhicule pour aller travailler ou peur de devoir rallonger des trajets (si l'A86 ferme, par exemple) et usage métaphorique du véhicule comme délire collectif et jactance de la bonne vie masculine. Lors d'une des sessions, la pollution automobile est niée comme facteur de pollution de l'air en région parisienne, notre interlocuteur montre du doigt les entreprises. La recherche elle-même est suspecte, à priori de l'autre côté de la ligne et l'un des derniers non-entretiens est cinglant et sans suite : « quel est l'intérêt de l'association à travailler avec vous, qu'est-ce que nous gagnons en échange ? ».

Mais ce n'est qu'une partie de l'écologie qui est ainsi située chez « eux », de l'autre côté de la frontière, car il y a manifestement une autre écologie, ici, chez « nous ». Cette écologie populaire, ce serait d'abord celle des « dehors », bien visibles pour les jeunes des deux sexes et ensuite plutôt les hommes, par de longs temps dans l'espace public aux beaux jours. Cet inscription concrète dans le paysage se construit également dans la durée, la plupart de nos interlocuteurs sont nés aux Morillons ou arrivés très jeunes. Ils se réclament du quartier et d'une bonne connaissance du territoire. Un de nos interlocuteurs présents lors du dernier entretien collectif semble sincèrement étonné que nous ayons pu voir un micro-aménagement pourtant un peu ancien (un abri pour chats) qu'il ne connaissait pas. La nature dans le quartier a connu des évolutions : on nous dit qu'elle a été réduite lors de deux rénovations successives en même temps que certains éléments de décor urbain disparaissaient. On nous parle de lieux, d'arbres, de bons coins. On parle plus vaguement de l'entretien jugé défaillant des espaces verts par l'Office HLM. Le jour de notre parcours, certaines pelouses sont hautes et mon guide ne peut me dire quand et qui va les tondre. Il note cela comme un délaissement et réagit peu à l'évocation des gestions différenciées. Il porte également une attention soutenue aux équipements de jeu et de sport installés dans le quartier et dans le parc, souvent avec nostalgie (« ceux d'avant étaient terribles »). En moins de deux heures de parcours, nous discutons de manière approfondie (salutations, sujets établis, conclusions, phases de pur plaisir verbal éventuelles) à quatre reprises, sur la place (avec un demi-frère), dans la maison de quartier (avec des salariés), sur le terrain de boules (avec des boulistes du quartier, à propos du conseil de quartier et du descellement des pavés sur la place qui font chuter les personnes âgées) et enfin dans le bas du parc avec un groupe de femmes de différents âges, auquel s'ajoute un appel téléphonique à un ami travaillant à

11 <http://www.slate.fr/france/85023/premier-tour-montreuil-cartes-municipales>

la mairie pour savoir s'il y a du bio à la cantine. Le grand parc Montreau semble bel et bien investi par ses voisins d'en bas et être le support d'activités et d'échanges entre les personnes. L'usage informel du parc est cité avec bonheur : camping, pêche, usages nocturnes, son état est observé quelquefois avec minutie, son rôle lors des grandes fêtes connu et loué. Le rapport corporel à la vie nous paraît fort. C'est le cas dans l'entretien-spectacle que nous montons pour des enfants à la bibliothèque, il y a une énergie formidable, certes difficile à organiser dans notre éphémère passage, mais l'approche positive des enfants à la nature (les non-humains vivants) et aux propositions les plus actives ne fait pas question. La marche dans des quartiers très marchables en fait des espaces à forte proximité, à forte intensité (du moins pour un certain nombre de catégories d'habitants). Le départ du supermarché est ainsi vécu comme une catastrophe socio-spatiale (et oblige la mairie à mettre en place une navette temporaire pour les personnes âgées). Beaucoup d'animaux sont cités, chats, chiens, chèvres, poules, pigeons, rats. De nombreux nourriciers de pigeons et de chats viennent des milieux populaires, nous dit l'association Chats des rues. L'influence d'un récit très valorisant dans le Coran explique aussi l'intérêt pour le nourrissage des pigeons, notamment de la part de retraités maghrébins. Avant d'être un peu organisés par l'action associative, beaucoup de ces nourrissages étaient réalisés dans des conditions très précaires et quasi-clandestines. Si l'on nous parle de pieds de cannabis bien sûr, cultivés « à la maison » avec la petite sacralité qui accompagne ces activités, plusieurs interlocuteurs proposent un discours réconciliant nature et culture dans des termes plutôt religieux et proches de l'Islam populaire, d'une pensée de l'harmonie et de la modération où chaque être a sa place et où le lien avec le pays d'origine est bien mobilisé. Des critiques vives sont d'ailleurs adressés aux cours coraniques présentés comme déconnectés et inadaptés. Nous rencontrons aussi le hoax¹² déjà ancien qui affirme que le Commandant Cousteau ayant redécouvert scientifiquement une affirmation du Coran (les eaux douce et salée ne se mélangent pas) s'est converti à l'Islam. Bref, nous nous immergeons quelques instants dans une (ou des) « nature(s) » de quartier populaire, complexe, multi-culturelle, contradictoire, pauvre et faiblement organisée, mais très bien pratiquée et fort autonome, appuyée sur un patrimoine « naturel » important de statut public. Un trésor caché.

« Réparer le mal sur le lieu même de sa venue »

Deux grands quartiers d'habitat social ont été construits de part et d'autre de l'autoroute A3 sur les communes de Bagnolet (cité des Malassis) et de Montreuil (quartier Lanoue-Clos-Français). Des incidents y opposent des jeunes des deux quartiers, sans doute depuis longtemps (« une bagarre d'éternité » pour les élus de quartier) qui se traduisent par des violences physiques et des destructions de véhicules notamment. Cela est visible dès 2003, pour notre principal interlocuteur qui arrive alors dans le quartier, mais, c'est en 2009 que ces faits prennent un tour particulièrement inquiétant avec violences aggravées, préparation de représailles et achat d'armes. Jusqu'en février 2007, les deux quartiers sont reliés par plusieurs ponts et une passerelle. L'autoroute est alors recouverte sur 670 mètres entre les deux quartiers, d'abord pour réduire les très importantes nuisances sonores dont se plaignent les habitants, ensuite pour y construire de l'espace public (jeux, nature). « Mais c'était même pire au début, ils avaient plus de place pour se battre ». Nous faisons l'entretien dehors, en plein air, sur la couverture, une grande place ronde qui part vers Montreuil ; nous saluons beaucoup de gens de Bagnolet et de Montreuil, à pied, enfants, jeunes, familles, d'autres jeunes passent en deux-roues. On se moque de nous, parce que j'ai un stylo et mon cahier à

¹² http://wikiislam.net/wiki/Jacques_Cousteau_-_Conversion_a_l_Islam

spiraux sur les genoux (on lui demande en rigolant : « tu écris tes mémoires » ?). Nous faisons l'entretien sur la couverture, parce qu'une partie des violences et provocations s'y déroulaient et parce que l'association des parents de Bagnolet-Montreuil créée depuis les Malassis pour ré-arranger les jeunes y a organisé ses ambitieux repas de réconciliation inter-quartiers : « parce qu'il faut réparer le mal sur le lieu même de sa venue ». Des habitants créent donc une association qui va organiser une reprise en main des jeunes par la communauté, via notamment un grand repas inter-quartier où les jeunes des deux quartiers sont amenés à manger et discuter ensemble par les parents présents. D'une certaine manière, l'association reprend en main aussi les élus de quartier et les professionnels jugés pour certains démissionnaires. Le processus est renouvelé plusieurs années de suite, il a lieu à nouveau le 18 septembre prochain.

Quand on l'interroge plus avant, le président d'origine comorienne de l'association tient un discours très cohérent. Il évoque une forme de religiosité (sacralité?) ordinaire à de nombreuses reprises, en parallèle d'une affirmation qu'il est en France pour l'éducation de ses enfants. Que la parentalité est un fait social total, qui l'a bouleversé et poussé à s'engager dans ces actions associatives. « Je suis qu'un parent de Bagnolet qui se milite pour ses enfants. » L'action étant bien relayée par les médias locaux, il est aussi appelé à venir parler dans d'autres quartiers (aux Morillons bien sûr, mais aussi à Romainville et ailleurs). Il présente la co-parentalité comme une valeur de premier plan, il dit que c'est la liberté de circuler dans tous les quartiers qu'il défend, pour toutes les catégories d'âge. Il évoque alors le retour des vieux et des enfants non accompagnés dans l'espace public pacifié - dans lequel la dimension de nature est présente, quoique discrète. Nous parlons enfin des animaux dans le quartier, de leur juste place, comme il y a une place pour les humains, dans « une vie tranquille » (pendant ce temps-là, un chien de banlieue vient fouiner dans mon sac et emporte une bouteille d'eau vide dans sa gueule). Il défend la marche à pied, renonce à un changement de travail pour rester dans le quartier et pouvoir travailler près de chez lui. Il parle avec beaucoup d'intérêt du travail du berger urbain, notamment à travers des anecdotes familiales.

document 17



a) couverture de l'autoroute A3 sur la limite communale Bagnolet/Montreuil, un matin en semaine, vers 8 heures 30 ; vue perpendiculaire à l'axe de l'autoroute en direction de Montreuil, quartier Lanoue-Clos-Français ; FB, avril 2015.



b) idem ; les jeux pour les enfants, vue dans l'axe de l'autoroute, direction banlieue ; même source pour toutes les photographies.

c) idem, espace plutôt végétalisé, vue dans l'axe de l'autoroute, direction Paris.

d) idem, vue oblique à l'axe de l'autoroute en direction de Bagnole, quartier des Malassis, à vol d'oiseau, à 300 mètres, la bergerie urbaine de Bagnole en cœur de cité.

Le président de l'Apic nous fait également beaucoup penser à la *common decency* de George Orwell qui désigne les habitudes socialement construites de donner, recevoir et rendre, « des comportements altruistes (qui) restent massivement répandus dans les quartiers populaires, beaucoup plus que dans les quartiers résidentiels¹³. » Hébergé près de la rue Lénine, je le rencontre à nouveau lors d'autres sessions en fin de journée, il se promène sur la dalle avec ses plus jeunes enfants et discute avec les gens qui passent. La couverture de l'autoroute, mélange de nature en ville artificielle et d'espace public pacifié, « fonctionne ». Résilience technique de la nuisance autoroutière, elle « fonctionne » avec l'aide de ses riverains les plus investis dans l'action collective qui proposent une philosophie de la modération.

13 http://agora.qc.ca/documents/la_decence_ordinaire_common_decency

Créer des métiers, créer de l'emploi

Nous avons vu avec le jardinier de la ville de Montreuil affecté à la pédagogie des jardins un premier exemple de nouveau métier « nature en ville ». D'autres types d'emplois plus précaires ont été croisés dans les associations autour des jardins partagés et des interventions paysagères (contrats aidés, contrat d'insertion, stages, conventions de prestation avec association ou auto-entrepreneur). Nous souhaitons ici attirer l'attention sur la création d'activités liées à la nature en ville par des personnes ou des collectifs inscrits dans la durée, fortement motivés et autonomes, et qui revendiquent une professionnalisation pour des activités nouvelles (quoi qu'inscrites dans une histoire urbaine) liées à la « nature en ville ». C'est une manière de les présenter dans un registre socio-économique plus sérieux et s'éloigner du registre du farfêlu, une manière de présenter leur activité inscrite dans l'économie habituelle. Une invitation à les prendre au sérieux, ce qui ne semble pas être le cas d'un certain nombre de partenaires institutionnels. Nous présentons la bergerie urbaine des Malassis de Bagnolet et les deux associations Chats des Rues et Association Espaces de Rencontres entre les Hommes et les Oiseaux basées à Montreuil. Ces trois entités ont une action locale, immédiate et dans chaque commune, mais interviennent également ailleurs selon les collaborations et conventions qu'elles développent avec des partenaires privés ou publics. Il nous intéresse ici de comprendre les interactions qu'elles provoquent avec les habitants (humains et non-humains) et les décideurs. Participant à la réunion collective de fin d'enquête, les personnes à l'initiative de ces démarches s'y rencontrent, occasion de montrer aussi que les réseaux « nature en ville » semblent fonctionner de manière incomplète ou débutante. L'idée défendue est qu'il y a là une action habitante et de l'emploi, parce qu'il y a des gestes, des lieux, des relations et des métiers. Il nous a semblé que ces associations travaillaient majoritairement dans des espaces populaires et proposaient un discours cohérent sur l'écologie populaire à travers la place qu'elles donnent aux habitants, tout en affirmant des valeurs qui ne sont pas toujours dominantes dans ces territoires. Elles offrent une médiation astucieuse et engagée pour créer du changement et de la convergence.

La bergerie urbaine de Bagnolet est d'abord un spectacle urbain dans le sens de l'effet de surprise qu'elle propose à celui qui en découvre les espaces et les relations. Installée en cœur de cité, la bergerie « physique », construite sans permis, dans un moment de défaillance de l'autorité municipale (fin politico-judiciaire de la précédente mandature) est adossée à une école maternelle, qui prête des pelouses et le point d'eau. Plus loin, des prairies de l'Office HLM ont été encloses avec son accord et un certain nombre de parcours les relie à la bergerie. L'espace fantôme d'une grande barre démolie est ainsi bien utilisé lors de ma deuxième visite. La parcelle de la bergerie est ouverte en journée, de très nombreuses personnes y passent, notamment après l'école. Je crois voir plusieurs types d'interactions, avec les gens de la cité qui observent le travail du berger et les bêtes dans les enclos et sur les parcours, avec un groupe plus réduit, mais sans doute plus investi qui sont les riverains immédiats (qui voient la bergerie de leurs fenêtres). Enfin, des habitués, gens (adultes et enfants) qui nouent une relation d'intérêt tenace indépendamment de leur adresse. Un barbecue ouvert, en soirée, est l'occasion de mieux comprendre ces sociabilités ordinaires d'un lieu extra-ordinaire mais devenu banal localement, de comprendre aussi comment les professionnels de la bergerie (certains commencent l'activité depuis leur sortie d'écoles du paysage) organisent leur propre vie avec un « objet » aussi curieux pour l'aménagement urbain à la française.



a) prairie arborée enclose (poteaux bois, grillages à moutons, les arbres ont été retailés par le berger) à 300 mètres de la bergerie entre deux immeubles, quartier des Malassis ; FB, avril 2015 pour toute la série.

b) et c) parcours pour rentrer les bêtes en fin de journée, passage par l'emplacement d'une barre détruite, beaucoup d'interactions au départ des bêtes (enfants seuls, enfants avec parents, femmes majoritaires), un peu sur le parcours.

d) arrivée dans l'école maternelle, remorque bétailière qui sert à emmener des bêtes sur d'autres sites.

e) et f), deux vues de la bergerie, côté animaux (chèvres, moutons et poules) et côté humains avec un jardin mixte et les bâtiments en dur qui joignent les deux univers (bêtes et humains). Beaucoup de passage dans le jardin, salutations, observations, jeux, on peut acheter (sans garantie de disponibilité) des œufs et du lait de chèvre frais.

La bergerie de Bagnolet (dans tous ses espaces) m'a paru comme un espace de très grande sociabilité, respecté par le voisinage (aucune atteinte aux bêtes n'est signalée) qui, selon le berger, le voit au travail tous les jours et construit ce respect par le travail.

Le berger se réfère beaucoup également au fait qu'un certain nombre d'habitants du quartier viennent de lieux où la présence animale dans la rue ou dans la famille est bien plus forte que dans une banlieue française : il y a donc une proximité mentale et technique qui fait que, par exemple, plutôt de faire du fromage, il est plus intéressant de vendre le lait de chèvre à des femmes qui veulent le transformer chez elles. Cela n'est pas sans faire retour sur notre double définition de l'indigène. L'association s'appelle « Sors de terre, intéresser les hommes à leur environnement pour s'intéresser aux hommes »¹⁴. Au moment de sa création, il existait déjà des projets de ce type comme « Téma la vache »¹⁵ (à Saint-Germain-en-Laye) dont le nom est une référence à une scène-culte de *La Haine* (1995) où, l'un des trois protagonistes, Vinz, est le seul à voir une vache apparaître dans la cité. Tout a commencé par un jardin, s'est fait peu à peu, depuis 7 ans. « L'association n'est pas paysanne, l'animal, là, c'est pas de l'animal paysan, c'est de l'animal urbain, c'est de la culture urbaine. C'est pas de la nature en ville, c'est de la culture urbaine. » Il se réfère aussi au chevrier des buttes à Morel, à son estafette « joli coeur » qui vendait le lait dans les rues, parle d'une femme serbe qui a des chèvres naines à côté du parc, récuse le côté spectaculaire de l'innovation. « On inscrit notre histoire dans une continuité, parce qu'on est dans des lieux d'histoire, et les banlieues, les cités, même si elle est en rénovation urbaine et qu'on casse des cités entières, sont des lieux d'histoire, des lieux de culture et que cette histoire, elle est accessible en discutant avec les gens, moi c'est les gens qui m'ont raconté les histoires de ces chèvres. Pour les vieux ici, c'est plus une résurgence qu'une nouveauté. » Plusieurs personnes cherchent à s'employer sur la bergerie, venant d'écoles du paysage. L'occasion de voir aussi ici un effet inattendu de la formation et de la recherche.

Le travail associatif mené principalement autour des « chats errants » devenus des « chats libres », par l'effet de la loi (article L211-27 du Code rural, 1999) et de changements de représentation et de pratique, ainsi que des pigeons est plus diffus. Il fait moins spectacle. Il n'en est pas moins central par la place qu'occupent pigeons et chats dans la ville. Une partie de cette expérience associative vient d'un investissement professionnel long dans les refuges d'animaux adossé à une forte pratique (un plaisir mesuré lors d'un long parcours) du terrain, des gens et des animaux. L'inscription indigène apparaît forte, à la fois dans son ancrage spatial, le Bas-Montreuil, une enfance montreuilloise, un quartier, et social, dans les engagements associatifs, les perspectives politiques et une appétence pour l'égalité des acteurs. Les deux associations rayonnent sur une partie de la banlieue parisienne (un bassin de 500 000 habitants environ) en proposant aux collectivités un ensemble de services, pour des populations animales « bien acceptées » et « bien organisées » afin que les liens affectifs soient possibles en lieu et place des démarches hygiénistes violentes (éradication, « déchatisation »). Sont ainsi proposées pour les chats des actions de régulation des populations (stérilisations) et de répartition spatiale suivie (tatouage, animaux relâchés sur le lieu de capture, réseau de nourriciers, abri à chats, veille sanitaire, pédagogie). Pour les pigeons, il s'agit d'abord de mieux connaître et faire connaître les populations et leurs conditions de vie, pour dans un deuxième temps chercher des solutions adaptées à chaque territoire avec les acteurs locaux (aménagement de pigeonniers et de nichoirs, stérilisation, répulsifs, organisation du nourrissage). Dans les plaquettes, sont utilisées les termes « d'écologie de réconciliation » et « d'écologie urbaine ». Nous faisons un parcours à Montreuil autour des abris à chats : d'abord un abri « invisible » et sans doute « illégal », un autre négocié difficilement avec la mairie. Les relations conventionnelles avec la mairie de Montreuil ont été victimes de l'arrivée à la mairie de l'équipe Voynet, qui a repris selon l'association des pratiques classiques d'éradication. De l'extérieur,

14 <http://sorsdeterre.blogspot.fr/>

15 <http://strabic.fr/Tema-La-Vache>

nous croyons voir avec ces deux associations, comme avec la bergerie de Bagnolet, les tensions entre la qualité de certaines initiatives locales et leur très difficile reconnaissance in situ par les acteurs institutionnels de la commune de référence, un élément pour nous du dossier « manque de confiance sociale ». La question *Chats et pigeons sont-ils trop populaires pour la biodiversité ?* éclaire bien les positions des deux associations, biodiversité « élitiste » vs biodiversité « populaire » et le nécessaire brouillage de la dichotomie hygiéniste du nuisible et de l'utile. L'association fait remarquer qu'elle travaille de fait bien plus souvent avec le service hygiène qu'avec le service environnement des communes. L'expérience montre aussi que ces animaux sont plutôt accompagnés par des gens de milieux populaires, et plus particulièrement par des gens âgés issus des milieux populaires et de l'immigration. Cet exemple nous paraît particulièrement explicite d'un service écosystémique culturel invisibilisé par les conditions socio-spatiales de sa reproduction. Le lien avec l'animal renvoie à la durée (temps) et au voyage (espace et distance), nous retrouvons les catégories de l'ethnopsychiatrie.

document 20



a) et b) un abri à chat installé depuis une dizaine d'années dans le quartier des Morillons, discrétion, voisinage, nature en ville ; lieu de vie, lieu de naissance ; sur notre parcours, nous voyons un autre lieu de

nourrissage plus « sauvage », une simple bâche sous une haie ; FB avril 2015.

c) et d) le local d'hébergement et de soin des chats capturés, sur la notice du chat en d) le nom d'une personne référente ; Bas-Montreuil ; FB, avril 2015.

e) un nourrissage « sauvage » au croisement du boulevard Wilson et de la rue du Capitaine Dreyfus ; un homme en gabardine, plutôt âgé, vient juste de déposer du vieux pain écrasé, avant de partir ; FB, avril 2015.

Nous clôturons cette dernière partie par l'évocation brève d'une écologie politique partagée par les acteurs majoritaires de la vie politique montreuilloise, historiquement inscrite dans la mouvance communiste et appuyée sur le vote des quartiers populaires. « Grand homme » local (héritier politique, maire de 1984 à 2008, député de 1988 à 2012, redevenu simple conseiller municipal d'opposition après avoir raté sa transmission de pouvoir, peut-être à Clémentine Autain), dissident communiste des années 90, nous rencontrons Jean-Pierre Brard pour tenter de comprendre les expérimentations menées avant l'arrivée de Dominique Voynet en 2008, construite elle-même, en partie comme la rupture avec le système Brard. L'entretien est riche, car il brasse la durée et les comparaisons internationales de l'ancien maire, parfois « précoces » (Tchernobyl, les pluies acides dans les pays de l'Est), l'ouverture précoce aux Verts (1995), mais aussi le contentieux idéologique et une forme (très) paradoxale de contestation de la mandature Voynet (qualifiée, entre autres, de « staliniste verte ») et de son support sociologique et idéologique, parfois lointain (René Dumont est qualifié de « collabo »). Parfois confuse par excès de contentieux anti-Voynet, l'opposition de Jean-Pierre Brard se réclame d'une forme d'autochtonie et d'autogestion, se relie au populaire malgré la désaffection qui a entraîné son échec électoral et pose un certain nombre de questions urbaines qui questionne les contradictions de la densification et de la gentrification.

Changements d'échelle

Ce paragraphe qui devrait être essentiellement cartographique, mais que nous n'avons plus le temps de vous construire dans notre calendrier pour vous laisser le temps de la lecture aurait pu montrer comment nos interlocuteurs ont relié le lieu de notre entretien (un domicile, un lieu associatif ou professionnel, un bar, la rue, un parc, etc.) avec d'autres lieux à différentes échelles, en France et ailleurs. Cela est d'autant plus intéressant pour le chercheur que lors de mes sessions, à l'exception d'une sortie dans le 20^{ème}, je n'ai jamais quitté Montreuil, hors fausses escapades mitoyennes de Fontenay, Bagnolet, Les Lilas et Romainville. Je suis resté en banlieue, centré sur Montreuil, ce qui m'a paru une échelle de vie très raisonnable, la marche à pied, le vélo, les bus 122 et 118, un fourgon.

Conclusion

Nature en ville ou culture urbaine ?

Une bibliographie sauvage et le rôle de la recherche

Ce détour ne devrait peut-être pas avoir sa place ici, en conclusion. Mais au fond, c'est une autre manière de faire récit. C'est l'occasion de justifier la place et la relation accordée au terrain dans le temps et le budget qui nous a été impartis. Nous souhaitons citer, parmi tous ceux que nous avons croisés, cinq livres trouvés sur le terrain (hors productions de recherche universitaire, articles et mémoires, dont nous avons déjà parlés)

Nous avons donc glané ou trouvé :

> rue de Paris, dans un magasin d'informatique d'occasion, sur une table de vieux livres très défraîchis à un euro, en face d'une très grande friche hermétique qui énerve tout le monde, *La trahison de l'opulence*, de Jean-Pierre Dupuy et Jean Robert, PUF, 1976. Le chapitre 1 « Le monde peut-il être sauvé par la valeur ? » éclaire du passé les journées de séminaire du Ladys auxquelles j'ai participé.

> rue Eugène Varlin, dans des sacs mis à la rue, à côté d'un conteneur à verres, nous trouvons, en bon état, *La nature hors la loi, l'écologie à l'épreuve du droit* de François Ost (2003) à côté d'un stock de BD western et de livres jeunesse que nous déposons à l'Atelier de Madame Lee. Nous aurions pu y tirer le mot de la fin : « Surtout ne pas conclure. Résister à la tentation du dernier mot, ce trait tiré en bas des pages accumulées. Rejeter ce désir de clôture qui rassure en croyant tout rassembler. »

> rue de Paris, dans la colocation de jeunes urbanistes, paysagistes et architectes, nous trouvons *Le petit Paris* du bureau d'études deux degrés, 2013, parodie astucieuse, quoique souvent étirée et décevante du Grand Paris ; quelques jours plus tôt, nous avons vu le nom de Mireille Ferri, nantaise dans les années 1990, sur une vieille affiche d'une des deux listes citoyennes de Bagnole des dernières municipales ; elle est devenue entre temps directrice de l'Atelier international du Grand Paris.

> à Bagnole, près de la rue Lénine, chez le couple mélangé qui nous héberge, nous trouvons *Reconquérir les rues, exemples à travers le monde et pistes d'action* de Nicolas Soulier, 2012, une suite d'analyses d'échecs d'aménagement et une approche par une nouvelle et dynamique vision de la riveraineté. Certaines de ses idées peuvent être retrouvées à Montreuil - soit par le bas, soit par le haut, soit à la rencontre des deux.

> à la bibliothèque de Montreuil, près de la mairie, dans le fonds local, un livre de la collection Autrement, *Les Roms de Montreuil, 1945-1975* de Béatrice Jaulin, qui est une lecture du vingtième siècle montreuillois par le regard de la chercheuse et de ses témoins décentrés et ordinairement hors du champ historique formel. C'est aussi la seule fois que je trouve la mention d'un classement des Murs-à-Pêches sous Pétain.

L'idée que les ateliers d'étudiants puissent nourrir la société locale et ne pas fonctionner comme de simples exercices scolaires demeure une hypothèse forte et complexe qui interroge tous les acteurs, l'Université en premier lieu. L'organisation par deux jeunes chercheuses, Elsa Bernot et Margaux Vigne, d'une journée de séminaire, à laquelle a participé Ambre Leclerc, regroupant des chercheur-se-s ayant choisi Montreuil comme terrain de recherche m'a paru dans ce contexte à la fois extrêmement rare et extrêmement stimulante.

Synthèse des principaux résultats

Cette synthèse reprend la structure du rapport.

Une multi-identité habitante par delà nature et culture : médiation, convergence et populaire

Partie 1

La réalité et la puissance de l'anthropocène montreuillois ont été pour le chercheur bien plus forte qu'imaginées. Cet état de fait a des conséquences manifestes sur la diversité et la valeur des formes de nature, mais aussi sur la stratégie et la faisabilité de l'action publique et des autres acteurs. Ainsi, je crois que méconnaître ou cacher qu'un territoire est abîmé - en même temps qu'il peut être attachant, résilient et potentiel – sont des postures inappropriées en ce qui concerne les SEC. **À mon sens, l'enquête suggère qu'il faut apprendre à mieux dire la vérité du territoire sans entrer ni dans l'empêchement à agir, ni dans l'imprécation victimaire. Il faut assumer sa géohistoire et son immédiateté complexe.** Les pratiques réellement observées de médiation et de communication paraissent ici d'inégale valeur, au profit manifeste des atouts des premières.

Partie 2

Au delà du très grand et spatialement inégal foisonnement d'initiatives « vertes » observées et souvent discutées avec leurs acteurs, celles-ci paraissent parfois contradictoires, pas toujours négociées, toutes semblent potentiellement conflictuelles. Vies politique et associative montreuilloises résonnent de ces tensions, et pourtant « ça marche ». La nature en ville nous semble être devenue une dimension ordinaire, quoique peu documentée de la vie des habitants, et, dans le temps de notre étude, la variabilité nous y a paru forte. C'est aussi parfois le chercheur qui par ses questions l'a constituée, seul, face à l'enquêté. **C'est donc à travers des récits de lieux identifiés et d'usages précis que nous montrons comment les processus de « nature en ville » concourent à l'habitabilité du territoire. Le récit collectif est à écrire.**

Partie 3

L'attachement au lieu fait partie des dimensions que la modernité, l'urbanisation et la mondialisation ont fragilisées. Dans un monde où les injonctions à la mobilité sont fortes, où le lieu ne se comprend plus à sa seule échelle, où les formes de séparation prolifèrent, l'attachement au lieu est en tension : indifférence d'habitants apparemment dépourvus d'attache territoriale, mais aussi fort (désir de) réinvestissement d'habitants (re)localisés : indigénisation, pas de côté, bon coin (et son envers le mauvais endroit), commerce de proximité. **Cette psycho-géographie de « la nature en ville », cette nature qu'on « jardine » dans le petit lieu de vie, mais aussi celle dont on « jouit » des étals de marché à l'arbre enfantin en passant par le parc nuitamment détourné, nous a paru être d'abord celle du « dehors » proche qui réconcilie nature en ville et espace public, déterminant une forme forte de l'attachement à Montreuil, condition de son habitabilité.**

Partie 4

Si cela n'est pas évident dans les représentations dominantes, nous sommes nombreux à savoir intimement que « la nature en ville » dans les quartiers populaires constitue une richesse insoupçonnée. Peu documentée, celle-ci constitue une sensibilité en tension : « la nature en ville » est y pratiquée, racontée, louée, elle est en même temps positionnée sur les frontières fortes et ségrégatives de la ville intégrée : la nature, l'écologie, le bio, c'est plutôt « eux » que « nous » nous dit-on aux Morillons. **Les interférences entre question sociale, question identitaire, rapports à la nature issus de cultures variées, références aux faits religieux, à des lieux lointains, pratiques quotidiennes (sociabilité, déplacement, alimentation) et « nature en ville » nous semblent constituer une ressource paradoxale de milieux populaires.**

Perspectives

Comment la « nature » fait « culture » à Montreuil, comment la nature rend-elle Montreuil habitable ? Plutôt que de méthodes, nous préférierions parler de façons de vivre en « nature » en « ville ». Certainement, nous dirions en géographe que l'amplitude des lieux à prendre en compte doit être maximale : pas d'acteurs insignifiants, pas de lieux insignifiants, pas de tabous géographiques. **Le récit doit être non seulement créé, mais sur une base géographique amplifiée. Il doit développer le faire ensemble, la dynamique du commun à toutes les échelles.**

Dans un temps de fragilisation du local et des ressources du local, la nature interroge aussi les échelles de temps : les rythmes, les agendas nous inclinent vers les formes de médiation que nous avons observées, plutôt top-down, lentes et durables. L'habitabilité ne peut être produite simplement par la communication et l'événement. **Les inscriptions dans la durée sont difficiles à construire, à valider, à reproduire, mais elles semblent efficaces. Il faut de la médiation et de l'emploi.**

Dans une approche critique de la valeur des services écosystémiques culturels, les outils narratifs peuvent instrumenter la vie collective. Cela peut passer par une écriture de cette enquête pour un public plus large, intégrant des imaginaires de la nature variés. Les risques de malentendus, de normalisation autoritaires des imaginaires, de rejeu de conflictualités stériles sont nombreux, or il s'agit plutôt que des conflictualités (re)naissent des dispositifs et des usages variés, vivables, plastiques, que des politiques publiques sécurisent et organisent. **La question de la confiance sociale, une condition de l'habitabilité, devrait animer cette narration. Nous l'avons pas toujours rencontrée pendant l'enquête. Le rôle des étudiants, chercheurs, stagiaires ne serait-il pas de contribuer à l'émergence d'une plus grande confiance sociale par leurs capacités à faire lien et faire retour in situ.**

Suite

- > Une autre écriture plus ramassée et plus adressée peut naître de la discussion avec les commanditaires autour de cette enquête exploratoire et de sa délicate restitution – globale, rapide, anonymée et construite dans un but de maturation.
- > Elle implique selon nous une mise en récit plurielle fondée sur un enrichissement des objets et du vocabulaire dans la perspective de la commande.
- > Elle pourrait se baser sur une plus grande part d'extraits d'entretien et portraits d'acteurs et de lieux, mais avec un nombre bien plus réduit de situations, ce qui n'était pas l'axe du présent document.